

A black and white portrait of Simon Laks, a man with dark hair and thick-rimmed glasses, wearing a suit and tie. The portrait is the background of the entire page.

Vincent Reynouard

"J'étais dans l'orchestre de Birkenau"
Le témoignage de Simon Laks

JS

“ J’ÉTAIS DANS L’ORCHESTRE DE BIRKENAU ”

VINCENT REYNOUARD

- **Un livre qui révèle les mensonges par omission de la thèse officielle**
- **Conditions de vie au camp : des responsabilités partagées**
- **Le mythe de la fraternité universelle entre détenus**
- **Déportés privilégiés**
- **Les trafics dans les camps**
- **Détenus et SS chantent et trinquent ensemble**
- **Réponse aux objections**
- **Conclusion**

UN LIVRE QUI RÉVÈLE LES MENSONGES PAR OMISSION DE LA THÈSE OFFICIELLE

L'étude qui va suivre est partie de la lecture d'un livre que j'ai uniquement pu consulter dans son édition originale sous forme d'un microfilm. Il s'agit d'un témoignage sur Auschwitz écrit par Szyman Laks (en collaboration avec Roger Coudy) et intitulé : *Musiques d'un autre monde* [1]. Au départ, je voulais uniquement rédiger une note de lecture. Mais certaines informations étaient si surprenantes que j'ai voulu les recouper avec d'autres documents. D'où un travail qui s'est considérablement épaissi. Je crois toutefois que c'était nécessaire, afin de répondre à l'habituelle objection que formulent les fanatiques de la Mémoire quand on leur présente un témoignage qui contredit leurs thèses : « *C'est une exception, donc cela n'a aucune valeur* », répondent-ils. Naturellement, cette étude n'est pas exhaustive. Aussi ne permet-elle pas de porter des conclusions générales concernant la vie dans les camps. Mais je crois qu'elle suffit pour démontrer la fausseté de la thèse officielle, notamment lorsque celle-ci brosse un portrait des camps en noir et blanc, sans aucune nuance. C'est déjà un premier point. La suite, c'est-à-dire la conquête de la vérité sur le système concentrationnaire allemand, ne pourra être réalisée que par équipes organisées. Car la tâche est immense. Tout reste à faire...

En 1948 parut en France un livre encore peu connu malgré une réédition et deux traductions en langues étrangères : *Musiques d'un autre monde*. L'auteur, Szyman Laks, était un survivant d'Auschwitz-Birkenau. Dans le camp, il avait été affecté au « Commando Lager Kapelle », c'est-à-dire à la fanfare qui, entre autres, accompagnait le départ des commandos vers leur lieu de travail (2). Il écrit : « Deux ans se sont écoulés depuis la libération et, malgré toutes les enquêtes qui ont été faites, malgré la quantité de livres parus, malgré même les films tournés sur les camps de concentration, mes interlocuteurs sont toujours stupéfaits chaque fois qu'il m'arrive de parler d'Auschwitz en général et de son activité musicale en particulier » (p. 10). Preuve que, dès le début, les vainqueurs occultaient tout ce qui pouvait contredire la thèse — leur thèse — selon laquelle les camps étaient des enfers sur terre. Dans son ouvrage, d'ailleurs, l'auteur apporte des précisions qui, même aujourd'hui, en surprendraient plus d'un. Il déclare : « Le camp recevait les quantités d'aliments suffisant, en théorie, à la nourriture de tous les détenus. Des rapports officiels, concernant la perception et la distribution des denrées, étaient journellement fournis au centre de ravitaillement allemand. Ces rapports spécifiaient, entre autres, les quantités de produits de choix alloués aux enfants, aux faibles, aux malades, aux vieillards et aux femmes enceintes » (p. 137) Et plus loin : « Nous avions un hôpital quasi moderne, avec un personnel qualifié, avec de nombreuses installations thérapeutiques et avec des rations supplémentaires de nourriture prévues pour les malades, telles que pain blanc, semoule, sucre, pâtes alimentaires, etc. » (id.).

Szyman Laks évoque également la maison close qui existait à Auschwitz et dont le « personnel » était choisi par les SS (p. 165). L'existence de cet établissement permettait d'éviter ou au moins de limiter les relations

homosexuelles comme il y en eut par exemple au Struthof (3). L'accès en était toutefois réglementé : « Il existe, certes, une maison publique officielle à Auschwitz I à l'usage des détenus, mais tout le monde n'y est pas admis. Ne peuvent y aller, et périodiquement, à tour de rôle, que ceux qui ont été désignés par le service contrôleur » (4). D'où de nombreux déportés qui forniquaient ailleurs, notamment avec les femmes et les filles du camp des tziganes. Szyman Laks explique : « Les tziganes sont des fumeurs invétérés. Nous voyons fréquemment des garçons et des filles de huit à douze ans fumer ou mendier des mégots. Les filles, pour

« Nous avions un hôpital quasi moderne, avec un personnel qualifié, avec de nombreuses installations thérapeutiques et avec des rations supplémentaires de nourriture prévues pour les malades, telles que pain blanc, semoule, sucre, pâtes alimentaires, etc. »

se procurer des cigarettes, se prostituent au plus offrant. Il y en a de fort jolies qui coûtent jusqu'à dix cigarettes. Il y en a aussi que l'on peut avoir pour une somme plus modique, une ou deux cigarettes, même pour la moitié d'une. Certaines ont la réputation de s'offrir pour une ou deux bouffées seulement. Cela étant connu de tous, nombreux sont ceux qui souhaitent faire partie d'une corvée au camp tzigane [...]. Aussi le camp tzigane regorge-t-il de visiteurs de toutes catégories et son aspect rappelle singulièrement celui d'un marché oriental (p. 146) ».

Ces déclarations contredisent la thèse officielle selon laquelle dans les camps, et notamment à Auschwitz, les détenus étaient très vite réduits à l'état de loques humaines. Car dans ce cas, les déportés n'auraient pas cherché à forniquer au point de rendre le camp des tziganes semblable à un bazar. ●

|||||

L'auteur balayait à l'avance la thèse officielle selon laquelle à Auschwitz, les Allemands auraient volontairement laissé mourir les tziganes faute de soins. Il confirme qu'au camp des tziganes, « *enfants, femmes, vieillards et hommes valides* » vivaient en communauté, dans une « *odieuse promiscuité* » où la « *saleté [régnait] en maîtresse* » et, donc, qu'il en résulta l'apparition de « *maladies contagieuses* » (p. 145). Loin, toutefois, de laisser les malades mourir, les autorités réquisitionnèrent « *une demi-douzaine de baraques pour constituer une ambulance-hôpital au seul usage de ce camp* » (p. 145). Preuve qu'elles s'inquiétaient de leur sort. Malgré cela, la mortalité fut très élevée, notamment chez les enfants. Certains en déduiront que, dans

Sans Concession | N°78

tous les malheurs qui survenaient dans les camps. En certaines occurrences, ces malheurs étaient dus à des facteurs extérieurs, indépendants des autorités.

Anciens et nouveaux

Certains pourront me reprocher de prendre l'exemple particulier des tziganes pour formuler une déclaration à caractère général. Je leur répondrai que même à se désintéresser de cette minorité, on découvre que bien des aspects de la vie concentrationnaire étaient dus à certains déportés eux-mêmes. Revenons au livre *Musiques d'un autre monde*. Lorsque Szyman Laks arriva à Auschwitz, l'animateur officiel du Commando Lager Kapelle était un Allemand (ou, plus exactement un mi-Allemand, mi-Polonais) répondant au nom de Kopka. Mais le véritable animateur était un... juif, André. Ce dernier était en effet le seul « à posséder les capacités d'un chef de musique » (p. 38). Il était notamment capable « d'harmoniser et d'orchestrer n'importe quel morceau de musique », même s'il n'en avait qu'une ligne et même s'il était obligé de le reconstituer de mémoire (*id.*). Aussi était-ce lui qui avait « la charge d'écrire toutes les orchestrations pour [la] musique, de diriger les répétitions, en mettant au point tous les détails d'exécution » (*id.*). Le rôle de Kopka « aurait dû se réduire à battre le tambour » (*id.*).

S'il en allait autrement, c'est tout d'abord parce que Kopka était d'ascendance allemande ; mais aussi — et surtout — parce que celui-ci était, dans le groupe de musiciens, le plus ancien. L'auteur explique : « Ceux qui se trouvent au camp depuis longtemps ont des numéros moins élevés que ceux nouvellement arrivés. Les premiers jouissent, a priori, d'avantages indiscutables. Les autres, appelés dédaigneusement "millionnaires", sont relégués au dernier plan. Les anciens ont le droit de malmenier les "millionnaires", de leur faire exécuter les corvées pour leurs besoins personnels, de les battre, de les punir, bref, de les avilir sans qu'ils puissent protester » (p. 39). Dans son témoignage paru sous le titre *Vingt mois à Auschwitz*, la polonaise Pelagia

Lewinska fait la même constatation : « Les couches supérieures, écrit-elle, traitent les inférieures avec hauteur et mépris » (Lewinska, p. 135). L'auteur de *Musiques d'un autre monde* précise : « Kopka, Allemand, numéro de la série 11 000, chef de musique par-dessus le marché, est, pratiquement tabou. Seuls les SS peuvent lever la main sur lui. Lucien et André [deux autres membres du Lager Kapelle] appartiennent à la même génération des 49 000 ; Heinz : 74 000 ; Alix : 103 000 ; enfin, moi-même, 130 000. En l'occurrence, c'est donc moi le

Comme dans tous les mondes clos, une hiérarchie et des règles de jeu très strictes s'étaient instaurées à Auschwitz.

"millionnaire". Comment ne pas expliquer à présent cet air de supériorité que prennent mes confrères et même cet Alix qui pourtant n'est arrivé au camp qu'à peine trois semaines avant moi. Je trouve alors presque naturel le tutoiement de mes camarades, tandis que je n'ose pas me permettre cette liberté à leur égard » (p. 39).

On le voit : comme dans tous les mondes clos, une hiérarchie et des règles de jeu très strictes s'étaient instaurées à Auschwitz, sans que les gardiens ne soient intervenus. Les « anciens » régnaient sur les « nouveaux », les « bleus », les « millionnaires ». Connaissant tous les aspects du camp, ils en organisaient la vie, souvent même contre les directives officielles (nous le verrons dans le chapitre consacré aux trafics...). L'ancienne déportée Pelagia Lewinska souligne d'ailleurs que les « détenus gradés pénétraient la vie du camp bien plus profondément et mieux que ne l'eussent pu faire les Allemands en uniforme » (Lewinska, p. 174). Preuve que l'existence était en grande partie organisée par eux, pas par les gardiens. Mais de cette constatation en découle logiquement une autre : puisque les « anciens » organisaient l'existence, ils étaient, au moins en partie, responsables de certains désagréments survenus au camp...

Le cas révélateur du Struthof

A ce sujet, il me semble utile de mentionner le cas très révélateur du Struthof. Ce camp était entièrement géré par les déportés eux-mêmes. Un ancien déporté, Aimé Spitz, souligne : « La direction civile, c'est-à-dire la direction interne du camp, était confiée par les "SS" à des détenus pour la plupart allemands condamnés de droit commun. Ceux-ci accomplissaient la besogne. Ils étaient maîtres absolus de la vie de leurs camarades » (5). Affirmation confirmée par un autre ancien du camp, André Ragot, qui raconte : « On nous explique que le camp est un camp de travail qui s'administre lui-même, avec des détenus à tous les rouages, ce qui ne laisse aux SS qu'un rôle de surveillance (...) » (Ragot, p. 15). Par conséquent, si une fraternité indestructible avait lié tous les détenus, les conditions de vie auraient dû être sinon bonnes, au moins très supportables. Mais ce n'était pas le cas. Comme ailleurs, elles étaient dures, très dures même.

Tronquer ses souvenirs ou ceux d'autrui est chose facile...

Naturellement, certains pourront répondre que la faute première revenait aux « nazis » qui ne donnaient pas les moyens aux détenus gradés d'organiser comme il le fallait le camp. C'est cependant oublier qu'un ancien déporté au Struthof, François Kozlik, n'a pas hésité à écrire que : « (...) par l'attitude de ces derniers [les Kapos], les misères des détenus s'aggravèrent de beaucoup » (Kozlik, p. 4.). Plus net encore, André Ragot parle d'un « bon Kapo », un certain Guttmann, et laisse échapper cet aveu : « Si tous les Kapos avaient ressemblé à celui-là, nous aurions eu une vie acceptable dans les blocks » (Ragot, p. 71). Preuve que les mauvaises conditions de vie étaient souvent dues aux « détenus gradés », et à eux seuls. D'ailleurs, un autre ancien du Struthof, Eugène Marlot, déclare que, si au camp, les rations étaient inférieures à celle prévues, « les prélèvements

effectués par les Kapos [...] n'y étaient pas pour rien » (6). Et après avoir raconté l'assassinat, par d'autres détenus, d'un « mauvais » Kapo admis à l'infirmerie, André Ragot s'exclame : « Le malheur, c'est que nous n'ayons pas pu tuer tous ces Kapos, déchets de la population » (Ragot, p. 74.). A aucun moment, André Ragot ne dira cela pour les SS... On ne saurait en être surpris. Car quand les « SS » étaient informés des agissements malhonnêtes d'un détenu gradé, ils agissaient. Un exemple flagrant est celui du Kapo Besser. Au Struthof, Besser surveillait les prisonniers qui transportaient des pierres dans des brouettes. Ayant en charge les sandwiches du midi, il retaillait les croûtons de pain, volait du saucisson ou de la margarine, si bien qu'il « grossissait à vue d'œil » pendant que les membres du commando, eux, maigrissaient (Spitz, p. 20). Ses agissements vinrent à la connaissance d'un autre Kapo, un allemand, qui surveillait le « commando du charbon » (Kohlenbunker). Après s'être assuré, par l'observation discrète, que les accusations portées contre Besser étaient fondées, il prévint le chef du camp : « Celui-ci se cacha et, en compagnie du Kapo du "Kohlenbunker", observèrent Besser. Subitement, les deux surgirent de leur cachette et se ruèrent sur Besser. D'un coup de poing, le "Lagerältester" lui cassa le nez puis il fut roué de coups en notre présence. Le "Lagerältester" alla prévenir les "SS" de ce qui venait de se passer. Besser fut cueilli par eux et amené au commando "Kartoffelkeller" où il dut charrier au pas de gymnastique des brouettes chargées de rochers. Un "SS" avec chien policier le suivait. Chaque fois que Besser voulait se reposer, le "SS" le faisait mordre par son chien. Besser suait le sang. Ainsi durant plusieurs jours notre Kapo dut faire la même manœuvre pour finalement être mis en prison » (ibid., p. 21.). Besser fut « envoyé dans un autre camp, mais il mourut lors du voyage, assassiné par des déportés "vengeurs" » (id.).

Cette anecdote est intéressante pour deux raisons :

a) elle confirme que, dans les camps, certains détenus eux-mêmes contribuèrent à la dégradation des conditions de vie qui n'étaient



Déportés du camp de Neuengamme construisant le canal Dove-Elbe, en 1941-42. L'homme entouré est un Kapo. Son occupation : surveiller les travaux.

déjà pas très brillantes (ici, un Kapo sous-alimenté davantage ses camarades) ;

b) à supposer que Besser ait finalement survécu à sa déportation, il aurait pu raconter partout que dans le commando où il avait travaillé, les SS l'avaient contraint à transporter des pierres au pas de course et l'avaient fait mordre par leur chien dès qu'il voulait se reposer. Il aurait pu le raconter la main sur le cœur, jurant que c'était vrai, en omettant toutefois de dire qu'il s'agissait d'une punition parce qu'il avait volé ses camarades... D'où la question que l'on peut se poser : combien de déportés ont-ils raconté des événements exceptionnels (survenus lors de punitions par exemple), en les présentant comme quotidiens ?

Certains pourront m'accuser d'exagérer. Mais le public a tendance à ignorer combien il est facile de tronquer les souvenirs afin de broder un tableau beaucoup plus sombre que ne l'était la réalité. Ouvrons par exemple l'ouvrage de l'ancienne déportée Suzanne Birnbaum. Sur Bergen-Belsen, on peut extraire le passage suivant : « On nous met 700 dans un block de 300, et comme il n'y a pas de lit, on couche sur la fibre de bois, par terre [...]. Des disputes, des bagarres éclatent. Nous nous écrivons, nous nous enchevêtrons, nous nous poussons, nous nous disputons deux centimètres de terrain : coups de poings, coups de pieds, coups de gamelles qui durent toute la nuit » (Birnbaum, p. 141). Il est alors aisé de

dire : « Voyez quelles furent les conditions terribles qui régnaient dans le camp de Bergen-Belsen ». Or, trois paragraphes plus haut, Suzanne Birnbaum a l'honnêteté de dévoiler les causes de cet entassement dans une baraque trop petite. Elle raconte que, dans un premier temps, elles avaient été logées dans un block en toile peinte, avec charpente en bois. Là, chaque déportée avait sa couchette avec sa couverture. Mais peu après, une bourrasque se leva, comme elle « n'en avai[t] jamais vu », « avec pluie, éclairs, tonnerre » (ibid., p. 140). Le vent souffla si fort que six ou sept blocks en toile furent détruits, dont celui où Suzanne Birnbaum résidait. Ce fait obligea les autorités à reloger les sans-abris dans d'autres baraques déjà occupées, d'où surpopulation (ibid., pp. 140-141). Mais cette situation fut temporaire. Deux jours plus tard, les déportées furent menées dans un block « construit en bois cette fois », avec des « lits à trois étages superposés » et, au fond, « un lavabo avec eau courante et W.C. » (ibid., pp. 142-143). Suzanne Birnbaum ajoute : « Dès le premier jour, on nous distribua un gros paquet de lessive pour deux. On pouvait ainsi se laver et laver son linge, c'était presque trop beau » (ibid., p. 143). Tout était donc rentré dans l'ordre...

Voilà pourquoi la prudence est de mise face aux témoignages qui dépeignent une situation entièrement noire. Tronquer ses souvenirs ou ceux d'autrui est chose facile... ●

LE MYTHE DE LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE ENTRE DÉTENUS

L'histoire officielle, telle qu'elle est présentée au grand public, prétend que, dans les camps, une fraternité universelle aurait soudé l'immense majorité des détenus. Lorsque la réalité dicte des conditions de vie aussi rigoureuses, cette conception humaniste du monde cède le pas aux règles du milieu.

Dans sa brochure intitulée : *L'Impossible oublié. La déportation dans les camps nazis*, la F.N.D.I.R.P. cite un ancien détenu à Dachau, le Révérend Père (RP) Roth, qui, plus tard, écrivit : « Notre expérience fondamentale fut celle-ci : nous étions des hommes de diverses nationalités, de toutes les couches sociales, de toutes les conceptions philosophiques ; mais en tant qu'hommes différents, nous étions des Allemands, des Français, des Hollandais et des Russes. Nous étions, sauf exceptions, des camarades. Oui, nous étions des Allemands, des Français, des Hollandais et des Russes. Nous étions des ministres du culte catholique et du culte protestant et des communistes. Mais quelque différents que nous fussions, selon la nationalité, l'état social, les convictions philosophiques, nous étions et nous le sentions, des hommes et des frères.

« Détenus, nous pouvions qu'il est possible de s'estimer malgré toutes les différences, d'admettre le point de vue des autres sans s'entre-déchirer. Chez nous, au camp, il était courant de voir le prêtre catholique et le pasteur protestant partager le dernier morceau de pain avec le Russe bolchevique, et le communiste appeler le prêtre auprès d'un camarade mourant quand celui-ci demandait le secours de la religion. Le religieux catholique

s'intéressait au communiste et celui-ci faisait tout pour sauver le religieux. Nous apprîmes que, malgré toutes les divergences idéologiques, nous pouvions être unis dans l'amour, nous comprendre et nous entraider [...]. Des barrières tombaient, des possibilités d'entente naissaient, nous apprenions à nous estimer les uns les autres » (7).

A cela, on peut opposer un autre détenu à Dachau, Georges Briquet, qui, dans une plaquette parue peu après la fin de la guerre, raconta : « L'histoire de la tour de Babel recommence : confusion des races, confusion des langues ! Comme on a mélangé, en outre, les "politiques" et les "droits communs", les Russes rouges et les Ukrainiens, des luttes sournoises s'esquissent, le vol est permanent, la rixe quotidienne. [...] il est, en Europe, des races plus voleuses que les autres et lorsque [au moment de la toilette du matin] vous vous courbez sous le robinet, ne vous étonnez pas, en vous relevant, si votre serviette a disparu avec votre pull-over ou tous les autres objets qui étaient exactement au-dessus de votre tête. C'est un drame parce qu'il est pénible de voir disparaître les quelques petites choses qui vous donnent encore l'illusion que quelque chose vous appartient. C'est un drame, parce qu'il est douloureux de constater que ce sont vos compagnons de captivité qui vous volent, vous rendant ainsi plus dure une vie que vos geôliers



Dessin
de David Olère

communs s'appliquent déjà à rendre impossible » (8). On peut également opposer un ancien détenu au Struthof, François Kozlik, qui déclare : « A elle seule déjà cette promiscuité avec des criminels représentait pour tout homme honnête un supplice terrible et de plus elle était un obstacle à toute union entre les détenus contre les SS » (9).

Ces descriptions sont certes moins réconfortantes que la première, mais elles sont, hélas, plus conformes à la nature humaine. Sans surprise, d'ailleurs, Szyman Laks détruit ce mythe de la fraternité universelle entre déportés. Dans son ouvrage, il parle de la « vie insouciant que menaient les détenus privilégiés » alors que les « pauvres » trimaient, du « mépris des forts pour les faibles », de l'« indifférence avec laquelle les bien-portants croisaient un mourant », de la « joie irréfléchie » avec laquelle les déportés trafiquants (j'y reviendrai plus loin) accueillaien l'arrivée d'un nouveau convoi de juifs, sachant qu'on allait saisir les bagages des nouveaux venus (p. 135). Il n'est pas le seul. Pelagia Lewinska qualifie Auschwitz de « "jungle" où l'égoïsme brutal, la ruse, [le] manque d'égard envers les êtres physiquement plus faibles, dominaient le sens de la solidarité humaine » (Lewinska, p. 129). Les anecdotes qui confirment ces assertions sont nombreuses. En voici quelques-unes. Dans son témoignage sur Dora, André

Rogerie raconte son séjour à l'infirmerie alors que, suite à une épidémie de typhus, la mort faisait un « ravage inouï ». Il écrit : « [...] pendant que les Français maigrissent et disparaissent les uns après les autres, les Polonais, eux, se nourrissent. Je ne veux pas juger un peuple sur le nombre de ceux qui vécurent dans les camps, mais dans toutes mes

Comme dans tous les mondes clos où les conditions de vie étaient dures, des règles non écrites surgissent et les populations sont séparées en classes bien distinctes

résidences forcées en Allemagne, j'ai pu constater que les Polonais sont odieux. Dans ce block où tant de misères sont accumulées, où nous mangeons le minimum de nourriture pour ne pas mourir trop vite de faim, la Croix-Rouge polonaise donne à ses ressortissants du pain presque à volonté et de la soupe trois fois par semaine, et quelle soupe ! L'odeur nous en arrive aux narines [...]. Mais jamais il n'y a de soupe pour nous, jamais il n'y a de pain » (Rogerie, p. 59).

De son côté, André Ragot explique que lors de son séjour au Revier du Struthof, la chambre qu'il occupait était peuplée par huit Norvégiens — car

le médecin chef était un Norvégien qui privilégiait ses compatriotes — et un Polonais. Il écrit : « Deux fois par semaine, le Polonais reçoit un colis de sa famille et, chaque fois, il fait partager le reste du précédent par le Stubiendienst norvégien qui garde presque tout pour lui. Et pourtant, les Norvégiens viennent de recevoir leur premier colis de la Croix-Rouge danoise, un colis magnifique en quantité et en qualité. Mais ils gardent tout égoïstement et ils agiront toujours ainsi par la suite » (Ragot, pp. 64-65). Lorsque, plus tard, le docteur Ragot devint médecin au Revier, il dut changer tout le personnel, car « on avait découvert dans les placards des infirmiers des quarts remplis de confiture prélevée sur la ration des malades » (ibid., p. 72). Ce fait ne saurait surprendre ; un prisonnier au Struthof, Aimé Spitz, qui avait passé quinze jours à l'hôpital du camp, raconte : « J'ai vu les trafics qui se faisaient dans ces bâtiments d'infirmerie. Les infirmiers russes, polonais, allemands, norvégiens n'avaient que peu de souci des malades. Ils s'accaparaient [sic] au détriment des malades les soupes de régime, meilleures que nos soupes habituelles. Au lieu de donner au malade la quantité lui revenant, ils en soustrayaient des bouteillons entiers qu'ils mangeaient ou distribuaient à leurs amis. Je n'ai vu nulle part autant de "coulage" de nourriture comme au Revier » (Spitz, p. 27).

André Rogerie, qui fit partie d'un convoi de malades envoyés par train du camp de Dora à Auschwitz, rapporte que lors du voyage, le chef du wagon, « un juif polonais médecin », « fort et solide », se fit « une place pour dormir à coups de sabots de bois », c'est-à-dire en frappant les malades pour les écarter, au point d'en tuer deux... (Rogerie, p. 61). Citons également Guy Kohen, juif français déporté à Auschwitz, qui souligne l'existence d'un « racisme » antifrançais dans le camp. Il écrit : « être Français était au camp la plus noire référence », « on [nous] reprochait d'être sales, de ne pas avoir de sentiment de camaraderie, d'être hypocrites », à tel point que les Français étaient « mis à l'index et traités de brebis galeuses, tant par les Allemands que par les Polonais et tous les autres internés ». Prévenus,

certains juifs partis de Drancy tentaient de se faire passer pour des... Belges (Kohen, pp. 70-72).

Dans les camps, les prisonniers dont le comportement était jugé condamnable et ceux qui avaient mauvaise réputation ne faisaient l'objet d'aucune pitié de la part de leurs codétenus. Et leur entrée à l'infirmerie signifiait bien souvent la mort... provoquée. Cette réalité, certains fanatiques de la mémoire voudraient bien l'effacer. Dans son témoignage sur le Struthof, ainsi, Eugène Marlot mentionne le docteur Ragot qui raconte que, faute de médicaments en quantité suffisante, il fallait choisir les malades « que l'on soignerait et ceux que l'on ne soignerait pas ». Et Eugène Marlot de s'exclamer : « Choisir ! Terrible dilemme que celui-ci, et qui a dû terriblement tourmenter un professionnel aussi consciencieux et humain que le docteur Ragot. Dilemme auquel ont été confrontés tous ceux qui ont eu des responsabilités dans les camps de concentration, et que tous, hélas ! n'ont sans doute pas affronté avec autant de conscience que lui » (Marlot, p. 36). On imagine le docteur Ragot, la tête dans les mains, choisissant dans la douleur les compagnons d'infortune qu'il abandonnera à leur triste sort. C'est certes très beau et très touchant, mais c'est faux. Il suffit de se reporter au livre d'André Ragot pour découvrir une réalité bien différente. Au sujet du choix, il écrit : « Voici le critérium : certains sont arrivés, précédés d'une fâcheuse réputation, d'autres ont été coupables de dénonciation durant leurs interrogatoires, d'autres se conduisent mal dans le camp. Tous ceux-là sont abandonnés » (Ragot, p. 67).

Toutes ces histoires — il y en aurait encore beaucoup d'autres — mettent à mal la thèse officielle selon laquelle, dans les camps, une fraternité aurait lié tous les détenus (excepté les Kapos) face à leurs gardiens. Comme dans tous les mondes clos où les conditions de vie étaient dures, des règles non écrites surgissaient qui devaient être respectées, les populations étaient séparées en classes bien distinctes, les forts écrasaient les faibles, les faibles se bousculaient pour devenir forts, les « brebis galeuses » ne faisaient l'objet d'aucune pitié, etc. ●

Et le SS préféra le juif à l'aryen



Kopka ne rejoindra cependant jamais l'armée allemande, car peu après l'annonce de sa libération surviendra un événement qui mérite d'être raconté dans le détail, tant il paraîtra incroyable, même aux révisionnistes. Kopka était encore le chef de la Lager Kapelle d'Auschwitz. Devenu nerveux à cause de sa libération prochaine, un jour, il se disputa gravement avec André, le juif qui animait l'orchestre. L'auteur raconte : « Nous apercevons Kopka s'agiter comme un dément, hurlant et menaçant chacun de son poing brandi en l'air. Il semble donner à André un ordre que celui-ci refuse d'exécuter. C'est alors que, d'un geste imprévisible, il repousse Georges loin du poêle, saisit le plat qui cuit, le lance par terre, après quoi il s'approche de la table où travaille l'horloger [Heinz] et, de son bras, balance tout en l'air. Nous l'entendons maintenant crier dans une rage folle, à l'adresse d'André : — Je vais tout raconter au Lagerführer [commandant du camp] ! Tu vas venir avec moi chez lui et tout de suite ! André se dirige tranquillement vers son manteau, l'endosse et, ouvrant la porte, s'incline avec ironie pour laisser passer Kopka. Nous avons le souffle coupé par l'algare et nous nous demandons comment cela va se terminer. Les deux hommes se dirigent

en effet vers le bâtiment des SS. Nul doute qu'ils ne se présentent devant le commandant Schwarzhuber. Je suis terriblement inquiet pour André. Entre Kopka, aryen, Allemand, presque soldat d'armée matricule 11 000 et André, juif, 49 000, le résultat de l'arbitrage peut-il laisser l'ombre d'un doute ? » (p. 82).

Puis vient le dénouement : « Les vingt minutes pendant lesquelles nous réparons les ravages opérés par Kopka nous semblent une éternité. Nous sommes en proie à une nervosité extrême. André et Kopka reparaissent enfin à l'extrémité de l'avenue. Nous nous plantons tous devant la baraque pour les voir venir. Kopka, l'air tout penaud, se traîne péniblement derrière André qui marche allègrement et le devance de plus en plus. Quelques-uns d'entre nous se précipitent au devant de lui, en demandant :

— Et alors ?

André nous montre quelques lambeaux de soie noire qu'il tient à la main. Nous reconnaissons l'ancien brassard, avec la lyre en argent, qui ornait, il y a peu de temps encore, le bras gauche de Kopka. Nous apprenons que Kopka a été magistralement giflé par notre commandant qui lui a, de plus, arraché son brassard pour le

remettre, symboliquement, à André, le nommant ainsi, officiellement, chef de musique » (pp. 82-83).

Vous avez bien lu : un jour de 1943, le commandant du camp des hommes d'Auschwitz-II, Johann Schwarzhuber, a violemment dégradé le chef du commando Lager Kapelle, un Allemand, pour confier cette charge à un... juif français.

Sans surprise, cette histoire est toujours occultée. Jamais je ne l'ai lue dans une seule étude consacrée à Auschwitz. Elle — et bien d'autres, comme celle du juif affecté à la surveillance des pompes du camp — permet, par exemple, de mesurer l'impudence de Myriam Anissimov, biographe de Primo Levi, lorsqu'elle déclare que dans la structure hiérarchisée d'Auschwitz, les juifs se trouvaient toujours « au bas de l'échelle » (12).

Quant à Kopka, il mourut « abandonné de tous » « la veille du jour fixé pour son relâchement » (p. 83). L'auteur ne nous donne aucune précision sur sa mort, mais tout porte à croire qu'il a préféré mourir (sans doute par suicide) plutôt que d'abandonner la belle vie d'Auschwitz pour l'enfer de la guerre... Pourtant, il est aujourd'hui compté parmi les « victimes de la barbarie nazie ».

DÉPORTÉS PRIVILÉGIÉS

Parmi les détenus privilégiés, surnommés les « *proéminences* » (p. 73), figuraient bien entendu les Kapos. L'auteur de *Musiques d'un autre monde* raconte que, deux ou trois fois par semaine et malgré un règlement qui l'interdisait, les Kapos organisaient, dans leurs chambres privées, après l'appel du soir, des mini-concerts en invitant deux ou trois musiciens choisis parmi les meilleurs membres de l'orchestre (p. 72). Ceux-ci étaient bien rétribués en « *denrées* » et en « *cigarettes* », « *excitant ainsi l'envie des autres* » (id.). Ils devaient toutefois les partager avec Kopka afin que celui-ci fermât les yeux sur ces mini-concerts illégaux (id.).

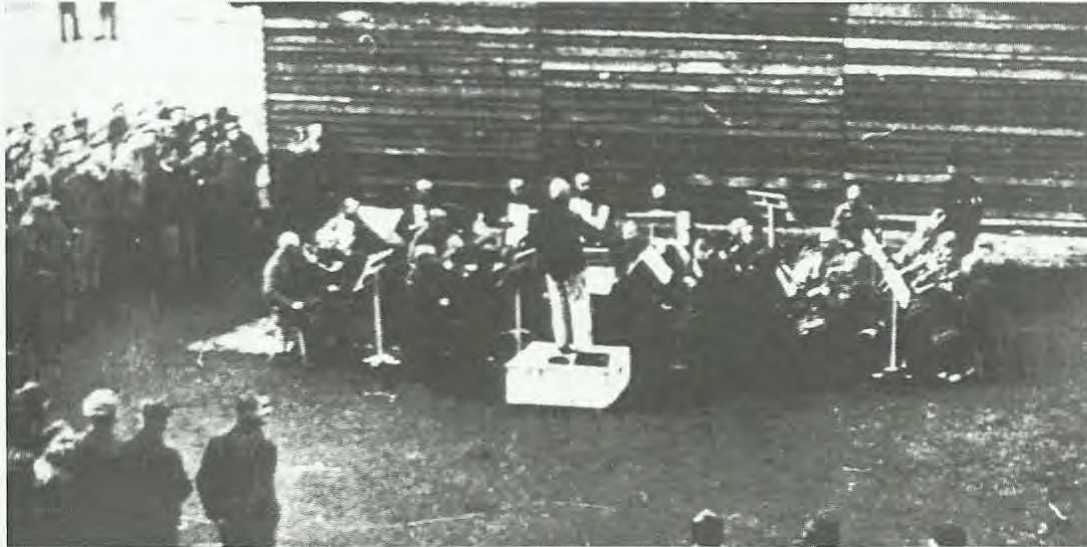
Mengele surprend un concert illégal

Une seule fois, un concert pirate fut découvert. Il avait été organisé en plein jour, dans le camp des tziganes, pour l'anniversaire d'un Allemand, le chef de la baraque de désinfection installée en ce lieu. Les « *SS de service [étant] de connivence* » (p. 147), personne ne se méfiait. Le concert se déroulait « *au milieu d'un nombreux auditoire manifestant sa joie* » (id.). Mais soudainement, en « *plein milieu d'un morceau de jazz* », apparut... le docteur Mengele. La musique cessa immédiatement, et

« *pris de panique* », les membres de l'orchestre s'interrogèrent sur la raison de sa présence. L'homme dont on fêtait l'anniversaire se précipita au devant du docteur pour lui expliquer la raison de cette petite fête. Que décida le docteur Mengele que l'on présente aujourd'hui comme l'un des plus grands criminels de l'histoire ? Szyman Laks écrit : « *A notre grande surprise, il nous fait signe de continuer* » (p. 148). Afin de détendre l'atmosphère, un membre de l'orchestre, Bobby, qui possédait « *dans son répertoire quelques numéros d'une drôlerie irrésistible* » fut invité à se produire. Le docteur regarda, puis : « *Devant la fantaisie endiablée de notre amuseur, Mengele retient de sa main libre un rire qui allait fuser et, comme contrarié par son manque de volonté, il part subitement sans proférer une parole* » (p. 148). Là encore, cette anecdote contredit la thèse officielle qui présente le docteur Mengele comme un monstre sorti de l'enfer.

Détenus qui « gagnent » bien leur vie

Szyman Laks précise que, malgré leur talent, ni André ni Heinz ne jouaient pour les Kapos. Par peur ? Non, tout simplement parce qu'ils n'avaient « *nullement besoin de recourir à ce*



Orchestre
de détenus,
1941.

moyen de "gagner leur vie", étant suffisamment pourvus de tout ce dont un détenu ose à peine rêver. Outre leur garde-manger bien garni, ils ont tous les deux des costumes rayés faits sur mesure, cintrés à la taille et dont le pantalon, élargi par en bas, porte toujours un pli impeccable. Leur crâne est rasé chaque samedi par un coiffeur "privé", généreusement payé en cigarettes qu'ils détiennent en quantités considérables » (p. 73.). La « fortune » d'Heinz, un juif allemand, provenait du fait que, dans le civil, il travaillait comme horloger. A Auschwitz, on le « payait » pour réparer les montres en cachette. Les montres des SS ? Oui, mais pas seulement. L'auteur explique : « Chaque SS, quel que soit son rang, chaque Kapo, chaque chef de baraque, chaque détenu-fonctionnaire, quelle que soit son importance, bref, chaque détenu qui se respecte, possède un ou plusieurs bracelets-montres. Une montre — c'est une sorte de passeport, de visa de survie et une preuve indiscutable d'un solide établissement dans le camp » (id.).

De son côté, André subvenait à ses besoins « en donnant des leçons de français et d'anglais à quelques internés, hauts fonctionnaires du camp. Parmi ses élèves se trouv[ai]ent : le chef-

cuisinier, le cantinier et le chef du magasin d'approvisionnement » (p. 74). D'où des revenus « presque aussi importants que ceux de l'horloger » : « (André) est payé en saucissons ou pains entiers, en pommes de terre, en semoule, en paquets de margarine ou de cigarettes, souvent même en pâté et jambon » (id.).

Généreux, André pensait à ses camarades. Il parvint à obtenir d'un de ses élèves, le chef de cuisine, « un tonneau de vingt-cinq litres de soupe supplémentaire pour la musique, tous les jours », ce qui améliorait sensiblement l'ordinaire des musiciens les plus « pauvres ». André avait également sauvé la vie à un prisonnier russe, un certain Georges, joueur de basse, qui était arrivé épuisé à la Lager Kapelle et qu'il avait suralimenté. Depuis, ce prisonnier était devenu son aide de camp. L'auteur écrit : « Tous les soirs, après l'appel, je vois Georges éplucher, dans un coin de la baraque, des pommes de terre et des oignons, les faire cuire, et revenir ensuite avec de la margarine et des tranches de saucisson. Il obtient ainsi deux grosses gamelles d'un plat savoureux et nourrissant. Quatre à cinq hommes en bénéficient, dont moi-même et, parfois, Kopka, à court de victuailles de source personnelle » (p. 75). ●

LES TRAFICS DANS LES CAMPS

Trafic au « Canada »

Un peu plus loin, Szyman Laks raconte le trafic qui avait lieu au « Canada », c'est-à-dire dans la partie du camp où étaient triées et stockées les marchandises volées aux juifs que l'on déportait plus loin vers l'Est (10). Pas seulement à eux, d'ailleurs. Dans son témoignage déjà cité, Pelagia Lewinska écrit à propos de son arrivée au camp : « *Des Allemands, des détenues âgées passent parmi nos rangs en contrôlant nos vêtements et en fouillant, et nous enlèvent nos provisions [...]. C'est seulement après que j'ai compris comment il se faisait que les détenues privilégiées avaient toujours une masse de mangeaille, parfois même des douceurs* » (Lewinska, p. 40). Il en allait de même dans les autres camps. Ancien déporté au Struthof, le Français André Ragot se souvient : « *On attend. Les anciens du camp sont là ; ils font le ramassage des colis Croix-Rouge que certains avaient reçus au départ de Paris, des cigarettes, à leur profit évidemment. Nous voyons disparaître les quelques provisions mises précieusement de côté en prévision de jours sombres et nous*

Photographie prise par Walter Bernhard ou Ernst Hoffman du camp d'Auschwitz I le 28 mai 1944.

regrettons de ne pas avoir tout englouti pendant le voyage au risque d’une indigestion » (Ragot, p. 15).

Quoi qu’il en soit, huit cents déportés travaillaient au « Canada », gardés par un « nombre restreint de surveillants SS », ce qui ne permettait pas un « contrôle parfait » des détenus en fin de journée (p. 115). Ces derniers pouvaient donc aisément voler. Certains avaient muni leur uniforme rayé de poches « d’une profondeur appréciable et [de] cachettes savantes, confectionnées par un tailleur spécialisé » (id.). D’autres faisaient un « paquet bien ficelé » de ce qu’ils avaient volé ; sur le chemin de retour, ils le lançaient « par-dessus les barbelés à l’intérieur du camp » (p. 116) : « Ce qui permet de se présenter en règle au contrôle, c’est-à-dire “rien dans les mains, rien dans les poches”. Les complices, qui guettent le retour du commando, se chargent de cacher le colis jusqu’à l’heure des répartitions équitables entre les intéressés » (p. 116).

Or, pierres précieuses, dollars, lingerie fine...

Dans son ouvrage, Pelagia Lewinska parle de ce trafic et précise que grâce à lui, les prisonniers obtenaient « par troc du linge, des souliers, des peignes, des médicaments, etc. » (Lewinska, p. 146). Qu’est-ce qui se cache derrière ce « etc. » ? L’auteur de *Musiques d’un autre monde* soulève un coin du voile. Plus précis que Pelagia Lewinska, il écrit : « Pierres précieuses, alliances, bagues, dollars en or et en papier, montres, cigarettes, alcools, parfums, linge fin, vêtements, chocolat, jambons, poulets, lard fumé, conserves, lait condensé et autres articles de choix, s’introduisent ainsi dans notre prison, en un flot ininterrompu, souvent grâce à l’aveuglement bienveillant des gardiens » (p. 116). L’ancien déporté André Rogerie confirme lorsqu’il écrit qu’à Birkenau, « le commerce de l’or se pratiquait activement » (Rogerie, p. 80).

Les premières bénéficiaires de ce trafic étaient les déportées dont la mission consistait à entretenir le « Canada ». Elles vivaient là,

sans jamais sortir de l’enceinte qui leur était réservée. L’auteur écrit : « La majeure partie de ce personnel sont des femmes jeunes, jolies, élégamment habillées — non de rayé — et on serait tenté de croire que ce sont des dames de la haute société, dans une grande ville, en temps de paix. La seule différence est qu’elles ont, comme tous les détenus, le numéro matricule cousu en évidence sur leur poitrine [...]. [Elles] demeurent dans de petites baraques pourvues de fenêtres à rideaux et aménagées avec le maximum de confort. Elles dorment dans des lits individuels, avec des draps régulièrement changés et des couvertures épaisses, coquettement disposées.

« Certaines places privilégiées permettaient à leurs préposés de prélever une partie considérable de ce qu’ils manutentionnaient pour le mettre dans le courant des “affaires” ».

Elles possèdent des fards, des parfums, de l’eau de Cologne, des bas de soie. Leurs coiffures semblent sortir des mains caressantes du premier coiffeur de Paris. Sauf la liberté, elles ont tout ce dont une femme peut rêver. Elles connaissent même l’amour, que la proximité des hommes, prisonniers et SS, rend inévitable » (pp. 132-133). Là encore, Pelagia Lewinska confirme en écrivant que les « détenues fonctionnaires » « possédaient tout, y compris le droit à l’“amour” [des SS hommes et des détenus] » (Lewinska, p. 135).

Marchandises volées au Reich

Un autre trafic consistait à voler les marchandises et les denrées fournies par les autorités du Reich pour la bonne marche du camp. L’auteur précise : « Certaines places privilégiées permettaient à leurs préposés de prélever une partie considérable de ce qu’ils manutentionnaient pour le mettre dans le courant des “affaires”. A la cuisine, à la cantine, au magasin d’habillement, au magasin d’approvisionnement et même à l’hôpital, viande,

graisse, légumes, vêtements, linge, médicaments destinés à l'approvisionnement des détenus, étaient soustraits aux répartitions officielles pour devenir propriété privée » (p. 117). Au Struthof, les Kapos avaient détourné plus de 150 chemises et caleçons afin de se confectionner des habits destinés à leur usage personnel (Spitz, p. 23). Pour le commando d'Allach (à Dachau), l'ancien déporté Georges Briquet parle d'un « odieux marché noir » qui portait en premier lieu sur le pain et la margarine : « Les Polonais, les Russes, plus anciens que nous à Allach, se "procurent" [...] ces précieuses denrées et les revendent contre des cigarettes qui leur permettent d'acheter d'autres denrées par l'intermédiaire de leurs camarades prisonniers de guerre, qu'ils voient à l'usine » (Briquet, pp. 26-27).

Auschwitz et commerce extérieur

A Auschwitz, il y avait même un « commerce extérieur » : « Tel un pays indépendant et respectable, nous avons aussi notre commerce avec l'étranger. Notre clientèle comprenait notamment un nombre élevé d'ouvriers civils affectés à titre de techniciens

étaient soigneusement dissimulés. Le soir, ils revenaient avec de vieilles chaussures ou de vieux sabots et n'avaient que leur tenue réglementaire sur le dos. Mais, en contrepartie de ce qu'ils avaient laissé dehors, leurs poches recelaient de belles bouteilles d'eau-de-vie, de beurre frais, de la charcuterie paysanne et des cigarettes allemandes des meilleures marques » (p. 118).

Le trafic était généralisé. Même les SS y participaient. A. Rogerie raconte : « Le vol est organisé à la cuisine. Quand on a mis la margarine dans les autoclaves de trois cents litres de soupe et que le SS s'est assuré que le compte y est bien, le cuisinier essaye de se repêcher le morceau avant qu'il ne soit fondu. Ainsi, il pourra s'acheter au magasin de vêtements, une paire de chaussures ou un pantalon que son collègue, là-bas, soustraira du stock par une astuce semblable. Il faut se débrouiller et les cuisiniers ont souvent affaire à nous pour cacher leurs butins. Margarine, boîtes de conserve, tout défile, même les bouteilles de schnaps. Le SS de garde vole, lui aussi, des pains de margarine pour que l'un des cuisiniers, lui, achète du schnaps à un prisonnier qui travaille avec les civils et qui aura cette bouteille en donnant une veste obtenue en échange de margarine. Vous voyez quel trafic ! » (Rogerie, pp. 79-80).

« un monde économique prodigieux, avec ses classes privilégiées et prolétariennes, avec ses prix, avec ses fluctuations, avec une cote boursière. Une monnaie s'était imposée depuis longtemps : [...] la cigarette. »

à certains commandos et qui étaient grands consommateurs de linge, de vêtements et de chaussures que, seuls les détenus du camp de Birkenau étaient en mesure de leur fournir. Dans les rangs des commandos qui sortaient le matin au travail, nombreux étaient ceux qui, sous leurs uniformes à rayures, portaient un complet civil presque neuf et qui étaient chaussés de façon superbe. Dans leurs poches, plus d'un bijou de valeur, plus d'une pièce en or

Auschwitz : « monde économique prodigieux »

L'ensemble de ces trafics avait fini par faire de Birkenau : « un monde économique prodigieux, avec ses classes privilégiées et prolétariennes, avec ses prix, avec ses fluctuations, avec une cote boursière. Une monnaie s'était imposée depuis longtemps et personne ne songeait à la contester. C'était pour nous une valeur or. Sans elle, aucune évaluation d'un article n'était possible. Cette unité monétaire, c'était la cigarette. A l'instar de l'inflation, l'abondance de matière fumable provoquait la baisse de valeur. Sa rareté nous amenait à recourir au fractionnement de l'unité. Les mégots avaient aussi leur valeur. En temps « normal » — c'est-à-dire lorsque la cadence des

arrivages était régulière — un pain valait douze cigarettes, un paquet de cinq cent grammes de margarine en coûtait trente, une montre entre quatre-vingt et deux cents, et un litre d'alcool quatre cents » (pp. 117-118).

Dans le camp, le trafic des marchandises avait été baptisé : « organisation ». L'auteur écrit : « "Organiser" signifie se procurer n'importe quelle chose à l'aide d'un des moyens suivants : achat, donation, échange, mendicité ou vol. On "organise" un bout de pain ou dix pains, un chiffon quelconque ou du linge fin, une cigarette ou mille cigarettes, un litre de soupe ou un tonneau de soupe, une planche ou une baraque entière ! On "organise" un peu de sel, un seau de charbon, un camion de bois de chauffage, un médicament, un pull-over, une paillasse, une couchette, on "organise" tout ! » (11). Les échanges avaient lieu le soir. La thèse officielle déclare qu'après le dernier appel, les détenus épuisés s'affalaient sur leurs paillasses avec une seule idée en tête : dormir pour oublier l'enfer et tenter de récupérer, afin de survivre un jour de plus... L'auteur, lui, nous brosse un tableau différent pour Birkenau : « Après l'appel du soir, la plupart des détenus s'affairent autour de "l'organisation" qui se prolonge souvent au-delà de l'heure de l'extinction des feux. Chacun "organise" ce qu'il peut et le camp entier est parsemé de petits groupes d'hommes d'affaires gesticulant avec acharnement et se dispersant avec précipitation à la vue d'un uniforme allemand » (p. 120).

Trafics des « pauvres », trafics des « riches »

Pour pouvoir « organiser » plus tranquillement, les « prolétaires » (comprenez, les détenus plus pauvres) se rendaient à la latrine transformée en véritable « marché aux puces » : « Elle se tient dans une baraque, semblable extérieurement à toutes les autres, mais transformée en cabinets d'aisance et pouvant hospitaliser simultanément six cents clients. C'est là que

Rivalité d'orchestres

Au cours de l'année 1944, un orchestre fut formé au camp des femmes : « Les musiciennes logent dans une baraque à part, aménagée en salle de répétition et pourvue d'une estrade pour les performances individuelles. Elles touchent, officiellement, des suppléments de nourriture. En dehors des services musicaux, elles ne travaillent pas, peuvent s'adonner, soit aux études, soit à de menus ouvrages personnels. Le seul point commun avec nous est l'obligation de se présenter aux sélections, comme toutes les autres femmes » (p. 155).

Peu à peu, cet orchestre comporta « violons, mandolines, guitares et violoncelle. Quelques chanteuses et même un piano à queue, amené d'on ne sait où, le compl[ètèrent] bientôt. Avec le temps, il se procur[a] un répertoire convenable composé, surtout, de musique douce » (p. 154). Un musicien du camp des hommes fut chargé de donner deux fois par semaine des cours à une débutante en contrebasse, afin d'« enrichir la sonorité de ce délicieux ensemble féminin » (p. 155). L'auteur poursuit : « Les deux commandants des camps respectifs [Schwarzhuber pour le camp des hommes, Hössler pour le camp des femmes], ont même créé une sorte de rivalité entre les deux orchestres, chacun louant les qualités de sa "Kapelle". Cela aboutit à quelques "échanges culturels". Un dimanche, c'est notre musique qui donne un concert chez les femmes, l'autre dimanche, c'est l'ensemble féminin qui vient se faire applaudir chez nous » (pp. 154-155).





Photographie prise par Walter Bernhard ou Ernst Hoffman du camp d'Auschwitz I le 28 mai 1944.

se tient la grande foire des petits trafiquants. On peut y échanger des lames de rasoir contre une ration de saucisson, du fil à coudre contre un litre de soupe de la veille, une ration de pain moisi contre quelques mégots, une cuillère dont le manche a été bien affilé pour servir de couteau contre un bout de fromage, un peu de saccharine contre quelques pommes de terre crues ou cuites. On peut y échanger tout contre tout, en calculant la valeur de la marchandise d'après celle d'une cigarette. La latrine, c'est la bourse du prolétariat, la cour des miracles, le marché aux puces du camp. Aucun détenu qui se respecte ne saurait y venir pour une autre raison que physiologique, à moins que ce ne soit à titre de curiosité. D'ailleurs, un petit coin des latrines est strictement réservé aux Kapos et aux très sommités du camp. Un vulgaire détenu ne saurait s'y aventurer sans être roué de coups ou jeté, à titre d'avertissement pour l'avenir, dans la fosse d'aisance » (pp. 120-121).

Pour les détenus « riches », les « proéminences » et les « caïds », l'« organisation » se faisait ailleurs. L'auteur raconte : « Un tout autre

genre de séances boursières se tient dans les chambres privées des représentants des classes possédantes. L'isolement de ces compartiments permet aux opérations, souvent délicates et risquées, de se dérouler en toute sécurité. Des montres, des bijoux, des dents en or, des dollars, des bagues, des pendentifs sont troqués contre des cigarettes par centaines, des victuailles et friandises, contre de la main-d'œuvre et du matériel de construction et, quelquefois, avec la complicité d'un SS, contre des uniformes militaires allemands, devant faciliter une évasion projetée » (p. 121).

La vie des « proéminences »

Dans son témoignage sur Dachau, Georges Briquet écrit que les Kapos vivaient « presque royalement » (Briquet, p. 27). Il en allait de même à Auschwitz. Grâce à l'« organisation », les Kapos et les chefs de baraques, qui figuraient parmi les « caïds », logeaient « à deux ou trois dans des pièces séparées, très confortablement installées, avec des couchettes individuelles munies de draps propres, de coussins, de couvertures



« La majeure partie de ce personnel sont des femmes jeunes, jolies, élégamment habillées — non de rayé — et on serait tenté de croire que ce sont des dames de la haute société, dans une grande ville, en temps de paix. »

en quantités suffisantes, avec des poêles sur lesquels ils peuvent cuisiner. Ces chambres sont pourvues de fenêtres à carreaux, de rideaux, de tapis et autres articles qui, pour eux, semblent de première nécessité » (p. 122). Pelagia Lewinska fait la même constatation : « Les chambrettes des surveillantes du camp ("Lagerälteste" [sic]) et des blocs avaient les murs et le plancher couverts de tapis. On y trouvait des rideaux, des robes de chambre, du linge, les choses les plus belles dont on disposait en Europe » (Lewinska, p. 146).

L'auteur de *Musiques d'un monde* ajoute : « On tolère également que chaque privilégié ait à sa disposition un "Kalifaktor", sorte de domestique, préposé au nettoyage de la pièce, à la cuisine et à toutes sortes de services dont son patron peut avoir besoin. C'est au "Kalifaktor" qu'incombe généralement le soin d' "organiser" pour son maître, en négociant ce que ce dernier lui confie en rentrant chaque soir et qu'il doit céder au prix le plus avantageux. D'où provient donc tout ce matériel de construction, planches, parois, contre-plaqué, piliers, portes, vitres, toitures,

ayant servi à l'aménagement de ces petits salons privés qui sont au nombre de quatre en moyenne par baraque ? Ce matériel qui n'a pas été fourni par les Allemands, pour la simple raison qu'il n'était pas prévu dans le plan de construction du camp d'Auschwitz, est du matériel "organisé", donc "soutiré" au Reich par toute une pléiade d'intermédiaires avant d'atteindre les principaux intéressés » (p. 122). Pelagia Lewinska va jusqu'à écrire que les détenus « riches » « se procuraient parfois plus de choses que n'en pouvait rêver un soldat SS allemand qui nous gardait. Les soldats SS étaient au courant, mais ils n'avaient pas accès aux magasins » (Lewinska, p. 147).

Les « proéminences » étaient mieux en captivité qu'en liberté

Dans une Europe à feu et à sang, soumise aux restrictions, les membres de la Lager Kapelle, les « planqués » et les détenus « riches » étaient finalement des privilégiés. Pelagia Lewinska écrit que les détenues privilégiées « n'avaient jamais probablement été entourées en liberté d'un luxe qu'elles se procuraient au camp »

(Lewinska, p. 146). De son côté, André Rogerie concède : « Même d'un camp de concentration, on garde de bons souvenirs » (Rogerie, p. 81). Et de raconter le Noël 1944 passé à Auschwitz : « Ce soir, c'est Noël. Grâce à Rousseau, qui est pipel des SS, de la cuisine, nous parvenons à mettre de côté de la margarine et du sucre. Nous avons raclé un tonneau de confiture. Grandelaude et Stouff ont volé, disons "organisé" puisque telle est l'expression du camp, de la farine. Il nous reste à savoir où nous allons faire la fête. Un jeune juif polonais qui parle français occupe une place de surveillant des pompes à eau du camp. Il possède une petite pièce à côté de l'une des pompes. C'est

certes, autrefois, mais qui reste enseveli pour nous à tout jamais. Notre univers, beaucoup plus concret, diffère totalement de ce monde perdu, et les vagues échos qui nous parviennent de là-bas ne peuvent rien y changer. Notre vie est à nous. Nous vivons en musique, nous mangeons à notre faim, nous goûtons les joies de l'amour, en un mot, notre vie actuelle est sans doute plus confortable que ne l'est celle de bien des gens libres » (p. 114).

Une inquiétude : une éventuelle... libération

Pour les « proéminences » allemandes, surtout, qui étaient en âge de prendre les armes, mieux valait vivre à Auschwitz que de se battre sur le front de l'Est. Si bien qu'à partir de 1943, ces déportés d'origine germanique redoutèrent d'être... libérés. Cela peut paraître fou, mais c'est la réalité. L'auteur raconte par exemple qu'un jour, Kopka revint d'une convocation au bureau de la Gestapo (à Auschwitz I) en annonçant fièrement qu'il allait être libéré. Cependant, il note : « Au fond, cette libération inattendue est loin de l'enchanter. Sa fierté n'est que fabriquée. Cela ne lui plaît pas trop de quitter un bon poste au camp pour aller dans un enfer. Car personne n'ignore, et Kopka moins que les autres, que les rares Allemands libérés du camp doivent obligatoirement rejoindre les rangs de l'armée allemande et que c'est là le prix de leur libération. Pensez donc, descendre du piédestal de chef de musique au rang de simple deuxième classe et se voir, peut-être, dirigé sur le front russe où la bataille fait rage ! Mieux vaudrait rester ici, le plus longtemps possible, et jouir tranquillement de la vie confortable que lui assurent ses "protégés" ». Nous apprenons bientôt que Kopka ne sera relâché qu'après un mois d'observation médicale préventive. Il en paraît ravi et, à plusieurs reprises, manifeste son contentement parmi son entourage immédiat : « — C'est autant de gagné, la guerre peut être terminée d'ici là » (pp. 78-79). ●

« Notre vie est à nous [...] en un mot, notre vie actuelle est sans doute plus confortable que ne l'est celle de bien des gens libres. »

là qu'à la nuit tombante, nous commencerons à faire cuire des pois et à confectionner des crêpes avec de la farine et de l'eau. Puis nous nous installons sur des tabourets, dans un petit réduit au-dessus du bassin d'eau. On ne peut pas tenir debout, mais assis cela va très bien, et nous commençons un bridge. Nous sommes installés depuis une demi-heure que le Kapo de la désinfection arrive. Nous sommes des "types" à ménager car nous avons le ravitaillement facile. Il commence par nous exhorter à rentrer au block. Une crêpe à la confiture le fait bien vite changer d'avis et il nous demande seulement de bien nous cacher. Ainsi, la nuit de Noël se passe gentiment. Nous avons ce soir, nous aussi, notre réveillon » (Rogerie, p. 81).

En ce Noël 1944, beaucoup de petits Allemands, dans les villes dévastées par les « libérateurs », auraient certainement rêvé d'un tel réveillon... A propos des nouvelles, bonnes ou mauvaises, qui venaient de l'extérieur, l'auteur de *Musiques d'un autre monde* écrit : « (...) en quoi ces nouvelles peuvent-elles nous concerner ? Elles proviennent d'un monde que nous avons connu,



Reinhold, le déporté richissime

L'auteur de *Musiques d'un autre monde* déclare qu'à Auschwitz, le plus grand « organisateur » était le Kapo principal du commando du bâtiment, un Allemand répondant au nom de Reinhold. Il écrit : « Interné depuis une dizaine d'années, Reinhold a séjourné dans presque tous les camps allemands pour échouer finalement à Auschwitz. Titulaire d'un triangle vert — on dit qu'il avait été arrêté pour d'importantes fraudes fiscales — il a été, tout récemment, dispensé du port de tout triangle, en récompense de ses "mérites exceptionnels". En fait, il est le seul détenu jouissant de ce privilège et tout le monde le considère comme un "détenu d'honneur". Il s'est également vu octroyer la faveur de laisser pousser ses cheveux, faveur dont il ne peut profiter, en raison d'une calvitie totale. Le train de vie de l'Oberkapo Reinhold en impose à tout le monde. Son petit déjeuner se compose d'œufs et de jambon, arrosés d'un bol de vrai café, au vrai lait entier. On dit que sa table est de beaucoup supérieure à celle de notre commandant. Il possède une petite cave, dissimulée sous le plancher de sa chambre, comportant les meilleurs vins allemands et français, des liqueurs de marque et des dizaines de litres d'alcool pur. Les SS considèrent comme un grand honneur d'être invité à ses repas. Dehors, au

chantier, où Reinhold se rend tous les jours avec son commando, un petit baraquement a été installé pour son usage personnel et pourvu de tout le confort que l'on peut imaginer en un tel endroit. Le trafic que Reinhold déploie, du fait de sa situation, pourrait faire l'objet d'un livre à part. Contrôlant, à lui tout seul, l'ensemble du matériel de construction des baraquements mis à sa disposition par les dirigeants du camp, il en use comme bon lui semble et, pratiquement, sans en rendre compte à personne, bien qu'il soit officiellement astreint à fournir, tous les trois mois, un rapport détaillé de la consommation en matériel et des travaux effectués. Reinhold se trouve à la tête d'un commando de huit cents personnes, dont une demi-douzaine de Kapos, ses "éminences grises" en ce qui concerne l' "organisation" et qui se chargent de l'échange du matériel de construction contre les denrées de choix ou des objets de valeur. C'est par leur intermédiaire que Reinhold fournit aux détenus privilégiés de tous les camps environnant Auschwitz les matériaux qui leur servent à construire et à aménager leurs chambres privées. L'hiver, pendant la pénurie de combustible, tabourets, tables, couchettes entières disparaissent, sans compter, dans les fourneaux de chauffage. Mais ce sont les Allemands eux-mêmes qui forment la clientèle

la plus nombreuse et la plus fidèle de Reinhold. Une vingtaine d'ébénistes spécialisés travaillent sous la direction de ce dernier à l'exécution des commandes venant des SS, officiers, sous-officiers et soldats. Ces commandes ont trait à la confection de meubles de luxe destinés à leurs habitations situées à proximité du camp. Des salons, des cabinets, des chambres à coucher, des voitures d'enfants, des ustensiles de sport, soigneusement parachevés, savamment vernis, sont livrés régulièrement aux Allemands, au détriment du plan d'installation des baraquements du camp d'Auschwitz. Depuis quelque temps, il est question de libérer Reinhold. Lors d'une réception organisée — dans les deux sens du mot — à cette occasion, et après plusieurs tournées, Reinhold a avoué avec bonhomie, en présence de quelques SS, ses invités, avoir dilapidé, au cours des derniers six mois, le matériel de trente-cinq baraques ! On a ri de bon cœur à cette excellente histoire et, pour glorifier l'admirable exploit de Reinhold, chacun a bu à sa santé, à la santé du commandant et, pour finir, à celle du Führer » (pp. 123-125). Déportés et SS qui, à Auschwitz, trinquent ensemble à la santé d'un Kapo, du commandant du camp et du Führer : nous sommes loin des descriptions unilatérales de la thèse officielle...



DÉTENUS ET SS DANSENT, CHANTENT, TRINQUENT ENSEMBLE

La salle de musique s'embellit grâce à
l'« organisation »

Revenons cependant à la Lager Kapelle. Son existence ne cessa pas avec le départ de Kopka. Bien au contraire. La chambre de musique fut constamment embellie grâce à l'« organisation » de marchandises, une « organisation » que les autorités du camp avaient elles-mêmes recommandée aux musiciens, puisqu'elles ne possédaient pas les matériaux nécessaires pour effectuer les transformations projetées. L'auteur raconte : « Notre bureau de musique a eu son agrandissement et son embellissement "organisés" de toutes pièces, car si les Allemands nous avaient autorisés à effectuer les travaux indispensables, ils ne nous en avaient

pas donné les moyens de réalisation. "Organisez-vous tout cela" nous avaient-ils recommandé. Et c'est le commando du bâtiment — qui loge dans notre baraque — qui nous a fourni la main-d'œuvre et le matériel, et ceci contre des leçons d'accordéon avec, pour le contremaître du commando, l'autorisation de s'exercer dans la pièce agrandie. Ainsi, notre musique a "organisé" une coquette pièce, luxueusement aménagée, tandis que le contremaître est ravi d'avoir "organisé" ses leçons de musique à si bon compte » (pp. 119-120).

**Les SS viennent écouter
la musique des détenus**

La Lager Kapelle devint ainsi un lieu très prisé. Certains SS y venaient pour écouter de la musique. L'auteur se souvient notamment du

SS Unterscharführer Bischof qui raffolait de la musique... juive et qui « organisait », pour lui, des concerts illégaux : « *Un camarade disponible est posté en sentinelle à chaque porte de la baraque pour guetter et signaler une arrivée inopportune. C’est alors que les musiciens jouent l’un après l’autre les airs juifs préférés de Bischof, et celui-ci est aux anges* » (p. 159).

L’auteur évoque également un SS Unterscharführer répondant au nom de Wolff : « (...) ses fréquentes visites sont celles d’un camarade qui veut se distraire intellectuellement plutôt que celles d’un représentant de l’autorité » (p. 166). Il poursuit en précisant que, après avoir écouté les musiciens dans les morceaux qu’ils avaient choisi de lui jouer : « [Wolff reste] à discuter amicalement avec l’horloger Heinz et André. Ces discussions ont pour origine le fait que le SS et Heinz sont tous les deux natifs de la même ville d’Allemagne. C’est un bon prétexte pour évoquer, de part et d’autre, quelques souvenirs. Nous assistons ainsi à la naissance d’une vraie camaraderie entre le SS Unterscharführer Wolff et l’horloger Heinz Lewin, détenu juif. Chaque fois que Wolff rentre d’une permission de quelques jours, Heinz lui demande des nouvelles de sa ville natale. Et, sans paraître remarquer qu’il transgresse la consigne sur la fraternisation avec les détenus [preuve qu’il y en avait beaucoup, sans quoi aucune consigne n’aurait été nécessaire (NdA)], Wolff lui fait un récit fidèle de son voyage, comme il le ferait à un membre de sa famille. Il lui dévoile ainsi que la ville a beaucoup souffert du bombardement des Alliés, bombardement qui se poursuit sans répit sur toutes les autres villes allemandes. Il énumère les rues, les édifices, les monuments particulièrement éprouvés » (p. 166).

Le cas de Pery Broad

Mais l’auteur se souvient surtout du SS Pery Broad, qui avait travaillé dans les services de la Gestapo à Auschwitz. Son cas est intéressant. En effet, après la guerre, Pery Broad, fait prisonnier, rédigea un témoignage terrible sur les horreurs

qui s’étaient — prétendument — passées dans le camp. Dans la version qui nous est parvenue (car le manuscrit original a — comme par hasard — disparu (13)), l’auteur évoquait un « camp maudit » (14) où « chaque jour des milliers d’êtres humains étaient torturés à mort » (ibid., p. 105) ; il parlait des crématoires II et III pourvus de chambres à gaz dans chacune desquelles « près de 4 000 personnes pouvaient être gazées simultanément » (ibid., p. 136), du « plus horrible homicide massif au cours de l’histoire de l’humanité » (ibid., p. 148), des « 2 à 3 millions de juifs » qui avaient été assassinés au camp, « sans parler de Polonais, de Russes, de Tchèques, de Yougoslaves, etc. » (ibid., p. 104). La déclaration attribuée à Pery Broad servit à bâtir ce qui allait devenir l’histoire officielle d’Auschwitz. Cependant, le style et les estimations données étaient tels qu’en 1980, Pierre Vidal-Naquet lui-même classa ce document parmi ceux qui donnaient « l’impression d’adopter entièrement le langage des vainqueurs » (15). Autant dire que le célèbre antirévisionniste considérait cette déclaration comme très suspecte. Neuf ans plus tard, d’ailleurs, Jean-Claude Pressac écrivit : « la forme et le ton de sa déclaration sonnent faux » (16). Il ajouta que, selon lui, le texte de l’ancien SS avait été « “légèrement” retravaillé par les Polonais » (« “slightly” reworked by the Poles », id.), la présence de guillemets laissant entrevoir que le remaniement du texte n’avait pas été si léger que cela...

Il est donc intéressant d’étudier ce que l’auteur de *Musiques d’un autre monde* écrit à propos de Pery Broad. Va-t-on retrouver l’ancien SS plongé dans un monde d’horreur, où la mort était partout ? Nullement. On découvre un SS passionné de musique, qui joue et noue des relations cordiales avec la Lager Kapelle. L’auteur écrit : « [Pery Broad] est un exécutant de premier ordre, capable de prendre place dans les meilleurs ensembles internationaux. Son instrument, c’est l’accordéon, le grossier accordéon. Mais c’est sous ses doigts, fins et agiles, manipulant avec art les touches et

les registres, que nous comprenons tout ce que cet instrument est capable de rendre, lorsqu'il est tenu par un interprète de classe. Et c'est grâce à lui que nous sommes arrivés à nous réconcilier avec cette "orchestration" généralement méprisée. Broad est épris de jazz pur. Tout le répertoire européen et américain lui est familier. Et le choix des morceaux qu'il préfère est une preuve de son goût raffiné. Il se plaît à jouer avec les meilleurs éléments de notre orchestre et lorsqu'il a l'occasion d'innover des variations sur l'air exécuté, c'est pour nous un vrai régal. Parfois, il se met à la batterie. Là encore, ses périlleuses improvisations rythmiques confirment la haute opinion que nous avons de sa science et de son art. Nos accordéons, échantillons de série, endommagés par les intempéries, ne pouvant le satisfaire pleinement, Broad nous apporte un jour le sien. C'est un magnifique instrument neuf, muni de toutes les basses possibles et comportant plusieurs registres. Sa charpente de bois verni est parsemée de petites croix gammées incrustées. Maître absolu de son accordéon personnel, Broad se plaît à jouer pour nous en soliste, provoquant notre sincère admiration. Mais, en artiste toujours insatiable, il aimerait ajouter à son instrument un registre supplémentaire pouvant imiter la sonorité des trompettes en sourdine. Notre luthier-horloger [Heinz] se charge de la besogne. Pendant plusieurs semaines, il reste penché sur l'accordéon de Broad pour tailler, à la main, toutes les pièces nécessaires à la confection de petits leviers d'engrenage servant à actionner ce mécanisme de précision. Lorsque le travail est terminé, Broad, ravi, récompense l'artisan d'un généreux cadeau : deux cent cinquante cigarettes » (pp. 164-165). Dans la déclaration, pourtant détaillée, attribuée à Pery Broad, ces souvenirs ont, comme par hasard, disparu. On ne trouve rien sur l'orchestre et les relations d'amitié franche qu'il noua avec lui. Preuve que le « témoignage » de l'ancien SS n'est absolument pas fiable...

Chants, danses et verres levés...

Revenons cependant à la chambre de musique. Lorsqu'elle fut embellie, des fêtes s'y déroulèrent presque tous les jours, durant lesquelles SS et déportés de marque chantaient, dansaient et trinquaient ensemble. L'auteur écrit : « Notre superbe chambre à musique est devenue le lieu de pèlerinage des SS ainsi que des sommités du camp. Notre baraque retentit d'airs joyeux presque tous les soirs; on y chante, on y danse. Des anniversaires sont fêtés avec éclat et des SS y assistent en buvant l'eau-de-vie que les détenus leur offrent » (p. 89).

Sans surprise, la plus belle fête fut organisée pour la libération du Kapo Reinhold (qui, visiblement, n'allait pas partir sur le front de l'Est). Non seulement de nombreux déportés, mais aussi « presque tous les SS » y assistèrent (p. 128). L'auteur raconte : « Reinhold fut réveillé d'abord par une aubade-fanfare exécutée par la totalité de l'orchestre. Sortant de son lit en pyjama de soie, tout en se frottant les yeux, il se dirigea d'un pas lourd vers son armoire et en sortit des centaines de cigarettes qu'il distribua généreusement aux musiciens. Puis, prenant quelques bouteilles de liqueur, il nous fit boire l'un après l'autre, en serrant cordialement la main de chacun. Nous le remerciâmes en exécutant un deuxième morceau, tandis que l'on se pressait de tous les côtés pour le féliciter. Et quand, une demi-heure après, Reinhold, comme un beau prince, défila en tête de son commando du bâtiment pour rejoindre son chantier de travail et d' "organisation", nous interrompîmes la marche encours pour jouer l'air qu'il préférerait. Le soir, un banquet monstre eut lieu dans notre baraque, suivi d'un bal de nuit, qui n'avait rien à envier à ceux des quartiers les plus chics des grandes cités mondiales » (p. 128). Là encore, toutes ces informations ne figurent nulle part dans la littérature réservée au grand public.

La vie se déroula ainsi, calme et tranquille, jusqu'à l'évacuation du camp, en janvier 1945. L'auteur survécut à toutes ces péripéties et rentra finalement en France. ●

RÉPONSE AUX OBJECTIONS

Face à ce genre d’étude, les historiens exterminationnistes apportent une réponse en trois points :

a) Les déportés que vous citez, disent-ils, étaient des exceptions dans les camps. Leur témoignage ne saurait donc remettre en cause le fait que, dans les bagnes nazis, l’immense majorité des prisonniers connaissaient l’enfer : la misère, les tortures et la mort ;

b) Le fait que des déportés privilégiés aient administré les camps était dû à la perversité des nazis. Tel un scientifique sadique qui aime voir les rats de laboratoire se « bouffer » entre eux, les nazis voulaient voir leurs ennemis organiser eux-mêmes leur enfer. Par conséquent, leur existence, loin de remettre en cause la thèse officielle, renforce au contraire la condamnation portée contre le nazisme.

c) Dans les témoignages que vous citez, vous prenez bien soin de biffer toutes les références aux chambres à gaz homicides et à l’« Holocauste ». Ainsi laissez-vous accroire que les déportés privilégiés auraient, bien involontairement, apporté de l’eau au moulin des révisionnistes. C’est malhonnête.

A cela, je réponds ce qui suit :

1°) Au sujet des chambres à gaz, dix, cent, voire mille témoignages restent sans force face aux conclusions d’une expertise matérielle non réfutée. Or, depuis 1988, il y a eu le *Rapport Leuchter*, puis l’expertise de John Balkl, puis le *Rapport Rudolf*. Tous ont conclu à l’inexistence des prétendues chambres à gaz d’Auschwitz. Et aucune réponse sérieuse ne leur a été apportée. Dès lors, je ne vois pas pourquoi il faudrait prendre en compte les déclarations des anciens déportés concernant ces prétendus abattoirs humains.

Allons plus loin. Oui, oublions toutes ces expertises. Descendons sur le terrain de nos adversaires et relisons les récits mentionnés tout au long de notre étude. Un fait mérite d’être souligné : aucun des témoins cités ne prétend avoir vu une chambre à gaz homicide de ses yeux. S’ils en font une description, c’est sur la foi de oui-dire. Un bon exemple est celui d’André Rogerie. A la page 72 de son témoignage, l’ancien déporté décrit ainsi un processus de gazage : « [Les condamnés] pénètrent dans une salle souterraine dans laquelle ils se déshabillent. De larges

écriteaux leur indiquent qu’ils trouveront leurs vêtements à la sortie, là où ils les laissent, puis ils entrent dans une salle de douches. Au plafond, les appareils sont prêts à dispenser leurs eaux bienfaisantes. Tout y est. Ils sont entassés peu à peu dans la salle, et cela ne manque pas de commencer à s’effrayer. Puis quand tous sont là, complètement nus, bien serrés les uns contre les autres, ce n’est pas de l’eau chaude qui arrive mais le gaz qui tue. Peu après, les cadavres, montés dans les chambres supérieures, s’en vont brûler dans les fours électriques qui débitent plus vite que les abattoirs de Chicago (...). La fumée, noire et épaisse, monte par l’énorme cheminée. Il y a quatre fours crématoires à Birkenau » (Rogerie, pp. 72-73). Un néophyte pourrait croire qu’André Rogerie a vu tout cela. Mais le « témoin » a l’honnêteté de préciser qu’il contemplait la scène... du dehors, couché sur l’herbe du stade (près du camp F, le camp hôpital), durant sa convalescence (17). Neuf pages plus loin, enfin, il dévoile la vérité : le processus de gazage lui a été décrit par un autre déporté, un certain Cambier. Mais lui non plus n’a

rien vu ! Il a juste fait partie des commandos chargés, à la fin de l'année 1944, de démanteler les crématoires. André Rogerie écrit : « Cambier (...) me décrit l'installation intérieure que lui a pu voir. C'est donc de la bouche même d'un témoin oculaire que je tiens la description des fameuses chambres à gaz à l'allure de salles de douches avec les écriteaux hypocrites » (voy. André Rogerie, *op. cit.*, p. 82.).

Notons que Cambier était un piètre « témoin oculaire ». En effet :

- les fours crématoires de Birkenau ne fonctionnaient pas à l'électricité ;
- d'après l'histoire officielle, dans les crématoires II et III (car du camp F, André Rogerie contemplait le crématoire III), le gaz ne sortait pas directement par des appareils fixés au plafond, il aurait été jeté sous forme de granulés le long de colonnes en grillage. Tout porte donc à croire que Cambier, qui a peut-être participé au démantèlement des crématoires, a rapporté à son camarade de simples bruits.

Dans le cas de Georges Briquet, ancien déporté à Allach (commando de Dachau), c'est encore plus net. A propos d'une conversation entre déportés, un soir ou un dimanche, il raconte : « Nous parlons de Dachau et un de nos camarades évoque la fameuse chambre à gaz camouflée en salle de douches : un jour, au hasard, on appelle une cinquantaine de prisonniers

pour aller aux douches. Arrivés dans la salle, ceux-ci, déshabillés, s'aperçoivent bientôt que, au lieu d'ouvrir les appareils à douche fixés au plafond, ce sont des ouvertures pratiquées dans le sol qui sont libérées pour laisser échapper le gaz mortel. Asphyxie et folie ont vite fait leur œuvre. Perfection de l'organisation allemande, la salle des gaz est voisine du four crématoire. Ainsi disparaissent sans témoins des camarades qu'on a vus partir un jour et dont on ne sait pas ce qu'ils sont devenus » (Briquet, p. 40).

Aujourd'hui, cependant, même ceux qui persistent à croire en l'existence d'une chambre à gaz homicide à Dachau déclarent qu'elle n'aurait jamais servi. Il est donc patent que le camarade de Georges Briquet rapportait un bruit sans aucun fondement. N'oublions pas en effet que les rumeurs les plus folles circulaient dans les camps. A Dora, par exemple, le Débarquement allié fut annoncé... début janvier 1944. L'information fut toutefois rapidement démentie : « nous avons su aussitôt, écrit André Rogerie, que c'était un bobard, un de ces affreux bobards qui courent dans les camps » (*ibid.*, p. 51).

Un ancien déporté à Dachau raconte : « Dans notre cour, les nouvelles arrivent malgré le cordon de silence qui nous entoure. Elles volent de block en block par les fenêtres et il semble bien que la source se situe à l'infirmerie autour d'un poste récepteur clandestin. Mais que de

déformations, que d'exagérations dans ces "bouteillons" » (Briquet, p. 20).

Un autre exemple, encore plus révélateur, concerne l'affaire des quatre (ou sept) résistantes du réseau Buckmaster exécutées au Struthof et incinérées dans le four crématoire du camp en juillet 1944. Plus tard, le bruit circula parmi les prisonniers que, durant l'incinération, des cris avaient été entendus, provenant de l'intérieur du four, et qu'un corps avait tenté de se redresser. Interrogé à ce sujet lors du « procès de Natzweiler », un accusé qui avait participé à l'exécution et à l'incinération, Werner Rohde, répondit que c'était faux et qu'aucun prisonnier n'aurait de toute façon pu voir une telle scène, puisqu'il était impossible d'observer depuis les baraques des détenus ce qui avait pu se passer dans la salle du crématoire. Il expliqua les déclarations macabres de certains en disant : « Je sais que dans les camps, qu'ils soient des camps de prisonniers ou des camps de concentration, les rumeurs les plus incroyables concernant les choses les plus impossibles sont courantes » (18). Aujourd'hui, l'histoire de l'enfournée vivante au Struthof est abandonnée ; preuve qu'il s'agissait d'un simple bobard. Même un menteur comme Eugène Marlot — il va jusqu'à écrire : « Respectons les légendes quand elles symbolisent la liberté » (Marlot, p. 13) — n'en parle plus.

Dans son ouvrage sur le Struthof, il mentionne l'exécution, sans donner un seul détail sur la crémation (*ibid.*, p. 31).

Poursuivons cependant. Chez les autres anciens déportés cités, on ne trouve aucune description, même sommaire, d'une chambre à gaz ou d'un processus de gazage. Certes, le sujet est bien souvent abordé, présenté comme une réalité incontestable, mais toujours de façon extrêmement vague. L'examen des récits démontre qu'à Auschwitz et ailleurs, les crématoires étaient sans cesse l'objet des plaisanteries méchantes ou macabres, faites pour amuser ou pour blesser un détenu. Dans son témoignage, ainsi, Georges Briquet raconte qu'à son arrivée à Dachau, le chef du block de quarantaine, un certain Messarian, dit aux Français qui venaient d'arriver :

« Vous voyez là-bas, cette fumée, c'est celle du crématorium, ce sont des copains qui brûlent ! Vous y passerez tous, salauds que vous êtes, ordures comme seule la France peut en produire ! (Briquet, p. 15) »

Guy Kohen fait un récit similaire. Il raconte que, le jour même de son arrivée à Auschwitz, un Polonais qui détestait les Français le prit par le bras et lui « dit méchamment » :

« Le four crache de la fumée noire et épaisse, c'est ton convoi, ce sont les cochons de Français qui brûlent » (Kohen, p. 71).

Plus tard, alors qu'il se sentait

faiblir, un Kapo lui lança : « Tu as froid, Drecksau (sale truie), n'aie crainte, le four te réchauffera bien » (*ibid.*, p. 83).

De son côté, André Rogerie se souvient que, malade, il fut sélectionné par le docteur Thilo. Celui-ci lui inscrivit sur le torse un « F ». Un camarade qui avait reçu la même marque lui dit : « cela veut dire : "Four" », et tous les deux en rirent (André Rogerie, p. 69). Deux jours après, ils furent transférés au... camp F, le camp hôpital (*id.*).

Dans cette ambiance, on ne sera pas surpris que de nombreux déportés aient cru, sur la foi d'indices (qui leur paraissaient) suspects, assister à un meurtre de masse. On sait par exemple que, pour aller au Sauna central, les déportés nouvellement arrivés à Birkenau passaient entre les crématoires II et III. On sait également qu'Auschwitz était un immense complexe industriel où des tas de cheminées fumaient sans arrêt (cheminées des usines, tours de refroidissement, cheminées des cuisines...). Dès lors, certains ont cru, de bonne foi : a) voir des convois entiers aller à la mort (alors qu'ils se rendaient à la désinfection) ; b) vivre dans un endroit où l'on brûlait constamment des corps (alors que la fumée ou la vapeur venait des usines ou des cuisines).

Voilà pourquoi il ne faut guère attacher d'importance à tous les « témoignages » vagues, qui parlent uniquement de

gens allant aux crématoires et de cheminées crachant de la fumée. L'ouvrage *Musiques d'un autre monde* en est un exemple flagrant, notamment lorsque l'auteur écrit : « D'interminables colonnes d'hommes, de femmes et d'enfants défilent devant nos yeux dilatés par l'épouvante. Venant de la gare et se dirigeant vers les chambres à gaz, ils ne savent pas où ils vont » (p. 88). Et plus loin : « Dehors, c'est la fumée des crématoires pendant le jour et la rougeur du ciel pendant la nuit » (p. 89). Parfois d'ailleurs, le mensonge apparaît nettement. Ainsi lorsque Pelagia Lewinska raconte : « Une sélection eut lieu au quartier en question. On chargea des femmes sur des camions devant le bloc 25. Les camions vont et viennent. Des flammes sortent des cheminées des fours crématoires » (Lewinska, p. 84). Or, on sait que, sauf incendie accidentel, aucune flamme ne sort d'une cheminée... Pelagia Lewinska n'a donc jamais vu ce qu'elle prétend. Ailleurs, elle déclare que les Allemands ont lutté contre une épidémie de typhus en sélectionnant les malades. Puis elle assène : « Tous les malades et tous ceux qui paraissent suspects furent envoyés dans les chambres à gaz. Environ 2 000 hommes malades périrent ainsi dans une seule journée » (*ibid.*, p. 115). A aucun moment, l'ancienne déportée ne prend en compte l'hypothèse selon laquelle ces déportés ont pu être évacués ailleurs, soit

dans une autre partie du camp (par exemple dans le camp de quarantaine), soit dans le camp hôpital de Bergen-Belsen (créé en octobre 1943). Faut de date, il est hélas impossible de vérifier... Mais j'entends déjà les exterminationnistes s'écrier : « Dès que des déportés disparaissent, vous affirmez qu'ils ont été transférés ailleurs. C'est trop facile ! » C'est aussi facile que de dire qu'ils ont été gazés et incinérés à la chaîne. Pour les révisionnistes, l'ennui est qu'il est très difficile de vérifier les allégations des « témoins », car, le plus souvent, elles sont trop floues (absence de date, notamment). Toujours, donc, les historiens officiels privilégient l'hypothèse la plus sinistre. Je reste toutefois persuadé que si la vérification était possible, l'accusation de meurtre tomberait.

Qu'on me permette d'ailleurs de citer deux exemples précis :

a) Le premier est le récit d'une jeune juive déportée à Birkenau, Suzanne Birnbaum. Elle raconte que, le 30 octobre 1944, alors qu'elle était malade, une « sélection » eut lieu, au cours de laquelle elle fut choisie avec 3 000 autres femmes. Le lendemain, après une nuit affreuse passée à attendre, elles quittèrent le camp et furent mises dans un train, à 70 par wagon à bestiaux. Elle écrit : « *Destination inconnue. Des bruits circulent : des transports entiers ont été gazés dans les wagons mêmes, ou bombardés*

exprès en cours de route » (19). Mais elles ne furent ni gazées, ni bombardées. Leur destination fut Bergen-Belsen. Gageons que celles qui restèrent au camp racontèrent plus tard que, le 30 octobre 1944, 3 000 femmes sélectionnées avaient disparues, donc qu'elles avaient été gazées. Or, ces 3 000 personnes étaient à Bergen-Belsen.

b) Dans le deuxième exemple, un recouplement ayant pu facilement être effectué, il s'est révélé que les déportés disparus n'avaient pas été exterminés. L'auteur de *Musiques d'un autre monde* parle du « camp Tchèque » à Birkenau, c'est-à-dire du camp spécial (dans le secteur BIIb) où avaient été parqués, à partir de septembre 1943, les juifs venus de Theresienstadt. Il précise : « *[Le camp tchèque] est peuplé de juifs qui y vivent en famille. Ils gardent leurs cheveux, leurs vêtements personnels, reçoivent des lettres et des colis. De plus, ils ne travaillent pas. Leur traitement privilégié est une énigme pour nous et ne cesse de susciter notre envie. Ils ont aussi un ensemble composé d'une quinzaine de musiciens, dont quelques-uns viennent parfois dans notre camp pour y copier la musique dont ils ont besoin* » (pp. 89-90).

De mars à juillet 1944, le « camp tchèque » fut liquidé (20). L'auteur raconte qu'un jour, on donna à l'orchestre d'Auschwitz une douzaine de pupitres. Il écrit : « *Nous reconnaissons ces*

objets. Ils proviennent du camp tchèque et confirment l'atroce nouvelle qui s'est répandue depuis la veille : les quatre mille Tchèques ont été exterminés par les gaz, en une nuit, après six mois d'une vie confortable dont nous étions jaloux !... » (p. 90). Pour les déportés, donc, cela ne faisait donc aucun doute : le camp ayant été liquidé et les pupitres étant restés, les juifs avaient tous été passés par les gaz, en une seule nuit.

Or, dans son ouvrage sur Auschwitz, Léon Poliakov a publié les « souvenirs d'un enfant » qui avait vécu au « camp Tchèque ». Il déclare qu'à partir du 6 juin 1944 : « *Il y eut des sélections. Les hommes et femmes capables de travailler partirent ailleurs. Il ne resta que les vieillards et les enfants* » (21). C'est clair : l'« atroce nouvelle » qui s'était répandue dans le camp — et qui est constamment reprise encore aujourd'hui — était fautive. Lorsque le camp fut liquidé, les hommes et les femmes en âge de travailler (parmi lesquels se trouvaient sans doute les possesseurs des pupitres) disparurent certes, mais pas parce qu'ils auraient été exterminés pour autant. Ils étaient partis ailleurs, pour travailler. Très probablement vers des camps comme Ravensbrück (pour les femmes) ou Buchenwald (pour les hommes). Rappelons que durant l'été 1944, avec l'offensive soviétique et le Débarquement

allié en Normandie, l’Allemagne avait plus que jamais besoin de main-d’œuvre pour tenter de soutenir l’effort de guerre.

J’ajoute qu’en août 1944, le camp des tziganes fut à son tour liquidé. Or, cette fois, l’histoire officielle admet que les hommes et les femmes en âge de travailler ne furent pas exterminés. Dans *Auschwitz vu par les SS*, on apprend que, le 2 août, 1 408 tziganes (813 hommes, 105 garçons âgés de 9 à 14 ans et 490 femmes) furent conduits à Auschwitz I. A 16 heures, ils partirent en train pour Buchenwald (voy. *Auschwitz vu par...*, p. 49, note 69).

Preuve que l’égalité : 1 déporté disparu = 1 déporté exterminé, est fausse.

Reste le cas des inaptes au travail : petits enfants, vieillards, malades. L’histoire officielle déclare qu’ils ont été gazés. Mais tout porte à croire qu’ils sont simplement restés au camp jusqu’à la fin, c’est-à-dire jusqu’à la libération par les Soviétiques. Car comment, dans le cas contraire, expliquer les photos prises par ces derniers en février 1945 et qui montrent notamment un grand nombre de femmes, d’enfants, d’affaiblis... ? On comprendra donc pourquoi, dans les témoignages cités, j’ai laissé de côté tout ce qui concerne les gazages homicides. De façon évidente, les anciens déportés ne faisaient que colporter des rumeurs sans fondement. Et même si ce n’était pas le cas,

je répète que dix, cent, voire mille témoignages ne peuvent rien contre les conclusions des expertises matérielles...

2°) Sur les détenus qui administraient les camps, l’histoire officielle y voit une volonté délibérée des Allemands — un « *choix intentionnel* » déclare Eugène Marlot (Marlot, p. 54) —, afin que ceux qu’ils vouaient à l’extermination organisassent eux-mêmes leur enfer. Dans l’ouvrage *Camp de concentration Natzweiler-Struthof*, on lit : « *Mais on sait que la grande trouvaille des SS fut de faire assurer l’administration intérieure du camp par des détenus auxquels ils déléguaient leur pouvoir de contrainte et de mort. C’est ce qui rendait la lutte pour la vie si féroce dans le camp* » (22).

Je réponds tout d’abord que cette allégation n’est fondée sur rien : à ma connaissance, aucun document n’a jamais été produit, dans lequel Himmler aurait demandé expressément aux chefs des camps d’en laisser aux détenus l’administration afin de transformer ces lieux en des enfers organisés.

J’ajoute que si, vraiment, des directives semblables avaient existé, il n’y aurait eu ni « bons » Kapos ni « bons » commandos de travail, ni même « bons » gardiens. Or, les témoignages cités en mentionnent. On se souvient qu’au Struthof, André Ragot a connu le bon Kapo Guttman (Ragot, p. 71). André

Rogerie, pour sa part, reconnaît avoir été inscrit, à Auschwitz, « *dans un petit commando assez sympathique* », où le travail n’était pas dur et où la soupe était « *assez abondante* » (Rogerie, p. 78). De son côté, Aimé Spitz évoque avec émotion un chef de bloc, Valtin, fils d’un industriel sarrois, qui leur « *fit vraiment connaître des heures calmes* » et qui, « *très compréhensif, chercha à atténuer toutes [leurs] souffrances* » (Spitz, p. 20) ; « *aussi lui gardons-nous un excellent souvenir* », conclut-il. A l’usine où elle travaillait, Suzanne Birnbaum vit une juive hongroise tomber d’inanition : « *Une de nos gardiennes allemandes (...) alla chercher deux tartines qu’elle avait apportées pour elle et les donna à [la] pauvre gosse de Hongroise qui s’était trouvée mal* » (Birnbaum, p. 160).

Mentionnons également un fait intéressant rapporté par André Ragot. Dans son témoignage sur le Struthof, il constate que les médecins français, habitués à l’investigation clinique, étaient bien plus compétents que les autres, adeptes de la seule analyse en laboratoire (23). Si, vraiment, l’organisation des camps avait été étudiée pour en faire des abîmes d’horreur, les médecins français, trop compétents, donc susceptibles de trop bien soigner les malades, auraient été écartés. Or, c’est le contraire qui advint. André Ragot écrit : « *Peu à peu, tout de même, notre supériorité devient*

évidente (...). La conséquence est que, en août 1944, les médecins du Revier seront en quasi totalité des Français, alors qu'en mars, il n'y en avait pas un seul » (Ragot, p. 68). Preuve que, malgré la pénurie de moyens, on se souciait de la santé des détenus.

Toutes ces petites anecdotes fragilisent grandement la thèse selon laquelle l'administration des camps par les détenus eux-mêmes était « une des inventions les plus diaboliques des nazis » (Briquet, p. 27), destinée à transformer les camps en enfers. On pourra me répondre que ces anecdotes ne sont guère nombreuses. C'est sans doute vrai. Mais elles existent tout de même, démontrant qu'il n'existait pas de politique systématiquement définie.

J'ajoute que dans cette affaire comme dans bien d'autres, avant de prêter aux accusés des intentions sinistres, il faut raisonner avec bon sens. Considérons n'importe quelle école : dans chaque classe, des individus sont choisis parmi les élèves pour être responsables de la propreté, de la discipline durant les intercourses, du bon ordre lors des déplacements... Il en va de même dans les colonies de vacances et, plus généralement, dans toutes les structures où il existe des « chambrées » nombreuses. A chaque fois, des responsables sont choisis parmi les membres de ces chambrées, car ils y vivent en permanence, donc

ils en pénètrent bien la vie. Les équipes dirigeantes sont, quant à elles, assez réduites. Pourquoi en aurait-il été différemment dans les camps de concentration ?

Seulement voilà : lorsqu'il est question de choisir quelqu'un pour assurer l'ordre, on ne va pas désigner un faible, un timoré, une personne qui se laissera vite déborder. On lui préfère tout naturellement un fort, sans quoi l'anarchie surviendra fatalement. Or, dans les camps, dès le début, les forts étaient les « verts », c'est-à-dire les « droits communs », ainsi que les militants communistes de base. Par la suite, cela a pu changer ; certains « politiques » et certains prisonniers disciplinaires ont pu se hisser dans la hiérarchie. Mais en règle générale, les Kapos restèrent des individus peu éduqués, bourrus, violents, parce qu'ils étaient les mieux placés pour maintenir l'ordre à coups de trique. Voilà pourquoi je concède sans peine que les « bons » Kapos furent une minorité. Il ne faut toutefois pas y voir une preuve de la « perversité nazie », mais une simple conséquence de l'esprit humain, tel qu'on le retrouve partout.

3°) J'en termine avec l'allégation selon laquelle la population des camps aurait été séparée en deux classes bien distinctes : d'un côté quelques « proéminences », de l'autre une masse de « crevards » harassés, exténués, réduits à l'état de loques humaines, dénués de tout, uniquement

soucieux de survivre un jour de plus.

S'il en avait été ainsi, comment expliquer qu'à Auschwitz, il ait existé un « marché aux puces », la latrine, pendant que les « proéminences » se livraient à leur grand trafic dans leurs chambres particulières ? Comment expliquer qu'il y ait eu des prostituées « de luxe », qu'il fallait payer dix cigarettes, d'autres que l'on pouvait avoir pour une, deux ou trois cigarettes et, enfin, certaines qui s'offraient pour une ou deux bouffées seulement ? Tout cela démontre qu'à Auschwitz (et sûrement partout ailleurs), existaient des classes intermédiaires entre les « proéminences » et les « crevards ». Des classes qui ne pouvaient ni fréquenter les prostituées « de luxe », ni « organiser » dans les chambres particulières, mais qui avaient tout de même assez de ressources pour, le soir, se livrer au trafic et forniquer. Là encore, c'est le bon sens même. Sachant qu'il existe des gens plus ou moins chanceux, plus ou moins généreux, plus ou moins débrouillards, une société qui pratique le libre échange ne peut pas être une société strictement bipolaire. Dès qu'une société se livre au commerce libre avec une monnaie d'échange (dans les camps, c'était la cigarette), les riches et les pauvres ne sont que les deux extrémités d'une chaîne composée de multiples classes intermédiaires. ●

CONCLUSION

Mon travail, commencé dans le prolongement de la lecture d'un livre, ne prétend nullement à l'exhaustivité. Il a simplement pour objectif de démontrer, à partir de quelques exemples précis, que l'ancien déporté Michel de Boüard avait certainement raison lorsqu'il déclarait : « le dossier [du système concentrationnaire] est pourri ».

Finalement, les procédés de propagande alliée sur les camps de concentration n'ont innové en rien. Ils ont consisté, comme d'habitude :

- a) à délaissier tout ce qui pouvait y avoir de favorable, pour ne retenir que les éléments sombres ;
- b) à toujours présenter ces éléments sombres hors contexte afin de pouvoir les grossir démesurément et les mettre sur le compte de la « perversité nazie » ;
- c) à présenter comme des vérités certaines les rumeurs les plus folles.

A la suite du professeur Faurisson, les révisionnistes se sont beaucoup occupés du problème de l'« Holocauste ». Aussi ont-ils concentré leurs efforts sur l'étude des chambres à gaz homicides dans les camps de concentration. C'était nécessaire. Mais je reste persuadé que ce n'est pas suffisant et qu'il faut aujourd'hui aller plus loin. Je m'explique. Robert Faurisson a raison lorsqu'il souligne que, de plus en plus, la magique chambre à gaz devient vaporeuse : personne n'est capable ni

d'en expliquer le fonctionnement, ni même d'en donner une description. A tel point que, dans les musées comme celui de Washington, les visiteurs n'en voient aucune. Et pourtant, ils sortent de ces musées convaincus de l'existence de ces abattoirs humains. Pourquoi ? Parce qu'ils ont vu les photos de cadavres prises en 1945 par les Alliés : ils ont contemplé les fosses de Bergen-Belsen, les amoncellements de Buchenwald, les crânes de Majdanek... Parce qu'ils ont vu les cheveux, les chaussures, les valises. Enfin, parce qu'ils ont lu ou entendu des « témoignages » de survivants, témoignages qui leur décrivent les camps comme autant d'usines de mort. Dès lors, il leur semble logique que, dans ces lieux d'extermination, de gigantesques abattoirs humains aient été construits. Comment aurait-il pu en être autrement ? Quand on veut tuer à la chaîne, on s'en donne les moyens...

Aujourd'hui, ainsi, la croyance générale en l'existence des chambres à gaz homicides allemandes ne repose pas sur le fait qu'on pourrait en voir, mais sur tout ce qui est dit à propos des camps en eux-mêmes. Le raisonnement est le suivant : les camps étaient des lieux d'extermination (pour vous en convaincre, contemplez les cadavres, regardez les cheveux, écoutez ceux qui en sont revenus), donc il n'y a aucune raison de remettre en cause la thèse selon laquelle des chambres à gaz

homicides y ont été construites. Un exemple flagrant de ce « raisonnement » peut être relevé dans la « réponse aux négationnistes » qui a été publiée en janvier 2005. L'auteur, Jérôme Ain, publie ces deux clichés avec légende :



L'entrée du camp d'Auschwitz ou la voie de l'horreur et de la mort qui rappelle les images terribles de la péportation et de la « Solution finale ». Mettre en doute la réalité des faits est plus qu'une simple gifle à notre histoire.



La méthode est simple : en haut, on vous montre une sélection à Auschwitz. En bas, un amoncellement de cadavres. Au milieu, on ne vous montre rien, mais on vous l'affirme : les juifs étaient gazés. Pour le grand public, il n'en

faut pas plus : les chambres à gaz ont existé. C'est certain, puisque l'on peut voir les deux extrémités de la chaîne (l'arrivée des vivants, les morts entassés).

Cette méthode est d'autant plus malhonnête que le cliché du bas n'a pas été pris à Auschwitz. Il a été pris à Buchenwald, en avril 1945, par la correspondante de guerre américaine Margaret Bourke-White (24). Mais qui le sait parmi le grand public ?

Face à cela, le discours révisionniste perd une grande partie de sa force, car cette méthode (l'ellipse) est très efficace.

Et s'il parvient parfois à s'imposer, la réponse est toujours la même : « Certes, on a sans doute exagéré à propos des chambres à gaz. Il n'y en a pas eu partout et on n'y a pas gazé autant que l'on a dit. Mais dans les camps, les gens sont de toute façon morts d'autre chose : ils sont morts sous les coups (parce qu'ils étaient sans cesse battus), de froid (parce qu'ils étaient à peine vêtus, même en hiver), de faim (parce qu'on ne les nourrissait pas), de maladie (parce qu'on ne les soignait pas)... Vous comprenez, les camps, c'étaient des lieux conçus pour exterminer. Regardez ce que les Alliés y ont trouvé en 1945. Donc peu importe comment les gens sont morts ; ils sont morts du fait de la volonté des nazis, point final. »

C'est ce discours-là qu'il faut dès maintenant combattre. Or, on ne pourra le faire qu'à la condition de s'attaquer au « dossier pourri » du système concentrationnaire, pour enfin dévoiler la vérité sur la vie dans les camps. Cette mission nécessite de travailler dans les archives allemandes, d'étudier les procès d'après-guerre et les témoignages parus notamment entre 1945 et 1950. C'est un travail gigantesque, que seule une équipe indépendante et déterminée pourra accomplir. Prions Dieu qu'une telle équipe puisse voir le jour. Car sans cela, tout le travail effectué par les révisionnistes l'aura peut-être été pour rien — à vue humaine s'entend. ●

Notes

(1) : Préface de Georges Duhamel. Éd. Mercure de France, Paris, 1948. Une version anglaise est parue en 1989 sous le titre : *Music of Another World*. (translated by Chester Kisiel. Evanston, IL, Northwestern University Press, 1989).

Szyman Laks (1901-1983) a étudié les mathématiques à Vilnius avant d’étudier la musique au conservatoire de Varsovie, sa ville natale. De 1927 à 1929, il a été élève au conservatoire de Paris. Auteur et compositeur, il a joué du violon dans les cafés, sur des navires, il a accompagné les films muets et il a travaillé en tant que professeur de musique. En 1941 il a été arrêté et interné au camp de Pithiviers (près d’Orléans), avant d’être déporté à Auschwitz II-Birkenau en juillet 1942. En octobre 1944, il a été transféré à Dachau. Libéré au printemps 1945, il est revenu à Paris et a écrit son témoignage.

(2) : « Nous sortions en musique et, en passant devant les officiels, notre Kapo [...] criait : “enlevez les bérets”, puis quand nous étions sur la route, l’ordre : “remettez les bérets” arrivait enfin. » (voy. Guy Kohen, *Retour d’Auschwitz. Souvenirs du déporté 174 949* [autoédité, 1946], pp. 70-72). C’était aussi vrai dans d’autres camps, comme Buchenwald par exemple (voy. *La Renaissance Républicaine*, mai 1945, l’entretien accordé par Pierre Gamel, ancien de Buchenwald, à Max Allier : « [...] nous étions, dans tous nos déplacements, précédés de la fanfare du camp »).

(3) : Voy. le témoignage du docteur André Ragot, ancien interné au Struthof, paru sous le titre : *N. Nuit et Brouillard (éditions documents, 1958)*, p. 37.

(4) : p. 146. Sur la maison close à Auschwitz, voy. également Pelagia Lewinska, *Vingt mois à Auschwitz* (éd. Nagel, Paris, mars 1945),

pp. 138-139 ; André Rogerie, *Vivre, c’est vaincre* (Hérault-Editions, 1990), p. 43.

(5) : Voy. Aimé Spitz, *Struthof. Bagne nazi en Alsace. Mémoire du déporté patriote 4596* (autoédité, sans date), p. 9.

(6) : Voy. Eugène Marlot, *Un Enfer en Alsace*, (1985), p. 17.

(7) : Voy. *L’Impossible oublié. La déportation dans les camps nazis* (éd. de la FNDIRP, 1989), pp. 75-76.

(8) : Voy. Georges Briquet, *Rescapé de l’enfer nazi* (éd. La France au Combat, sans date), pp. 24 et 25.

(9) : Voy. François Kozlik, *Le mont de l’épouvante : Horreurs vécues au camp du Struthof* (éd. Sedal, Strasbourg, 1945), p. 9.

(10) : Naturellement pour l’auteur, ces déportés étaient gazés puis brûlés à Auschwitz (voy. par exemple, pp. 88, 90, 114, et ss). Mais lui-même n’a jamais rien vu. Il ne fait que rapporter des bruits.

(11) : Voy. p. 119. Voy. Lewinska, p. 77 : « Nous appelions ce vol d’un terme convenu : “organisation” ».

(12) : « Or, les nazis avaient établi des structures hiérarchisées à la tête desquelles on trouvait généralement des criminels de droit commun, des assassins, la pègre. Ainsi, chaque prisonnier pouvait devenir le persécuteur d’un autre prisonnier de catégorie inférieure, le Juif se trouvant au bas de l’échelle » (voy. *Le Magazine 10/18*, n° 1, janvier-mars 2002, p. 17, col. A).

(13) : « the original manuscript of his declaration is not known » ; voy. Jean-Claude Pressac, *Auschwitz, Technique and operation of the gas chambers* (Beate Klarsfeld Foundation, New York, 1989), p. 128.

(14) : Voy. *Auschwitz vu par les SS* (Edition Interpress, Varsovie, 1991), « Déclaration de Pery Broad », p. 104.

(15) : Voy. Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*. « Un

Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme (éd. La découverte, 1987), p. 45.

(16) : « the form and the tone of his declaration sound false » ; voy. Jean-Claude Pressac, *Auschwitz...*, déjà cité, p. 128.

(17) : « Chaque jour, sous le chaud soleil de la Haute-Silésie, nous allons en chemise prendre l’air sur le “stad”. Or, là, je me trouve juste en face d’un des fours crématoires [...] » (p. 72). « De mon coin d’herbe où je suis couché, je vois la fumée se répandre dans l’air » (p. 73)

(18) : Voy. *The War Crimes Trial* (éd. A. Webb, 1949), vol V, « The Natzweiler Trial », pp. 155-156.

(19) : Voy. Suzanne Birnbaum, *Une Française juive est revenue* [Edition du Livre Français, Paris, 1945 (?)], p. 134.

(20) : Jozef Garlinski prétend que cette liquidation eut lieu en une fois, le 9 mars 1944 (voy. Jozef Garlinski, *Volontaire pour Auschwitz. La résistance organisée à l’intérieur du camp* [éd. Elsevier Séquoia, Bruxelles, 197], p. 211). Mais les auteurs de *Auschwitz vu par les SS* parlent de deux actions, le 9 mars et les 11-12 juillet 1944 (voy. *Auschwitz vue par...*, op. cit., p. 91, note 56).

(21) : Voy. Léon Poliakov, *Auschwitz* (éd. René Julliard, 1964), p. 173.

(22) : Voy. *Camps de concentration Natzwiller Struthof* (édité par le Comité national pour l’érection et la conservation d’un mémorial de la déportation au Struthof, 1973), p. 21.

(23) : « [...] la médecine française, basée sur des procédés d’investigation clinique avant tout est, je le dis bien haut, de cent coudées supérieure » (Ragot, p. 68).

(24) : Voy. *Mémoire des camps* (éd. Marval, 2001), p. 137, doc. n° 172.

L'étude qui va suivre est partie de la lecture d'un livre que j'ai uniquement pu consulter dans son édition originale sous forme d'un microfilm. Il s'agit d'un témoignage sur Auschwitz écrit par Szyman Laks (en collaboration avec Roger Coudy) et intitulé : *Musiques d'un autre monde*. Au départ, je voulais uniquement rédiger une note de lecture. Mais certaines informations étaient si surprenantes que j'ai voulu les recouper avec d'autres documents.

D'où un travail qui s'est considérablement épaissi. Je crois toutefois que c'était nécessaire, afin de répondre à l'habituelle objection que formulent les fanatiques de la Mémoire quand on leur présente un témoignage qui contredit leurs thèses : « C'est une exception, donc cela n'a aucune valeur », répondent-ils. Naturellement, cette étude n'est pas exhaustive. Aussi ne permet-elle pas de porter des conclusions générales concernant la vie dans les camps.

Mais je crois qu'elle suffit pour démontrer la fausseté de la thèse officielle, notamment lorsque celle-ci brosse un portrait des camps en noir et blanc, sans aucune nuance. C'est déjà un premier point. La suite, c'est-à-dire la conquête de la vérité sur le système concentrationnaire allemand, ne pourra être réalisée que par équipes organisées. Car la tâche est immense. Tout reste à faire...

